

LARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
N° 20 - NOVEMBRE / DÉCEMBRE 2016

Saule

OMBRE ET LUMIÈRE

ROMÉO ELVIS | TRIO GRANDE | LOST FREQUENCIES | BRNS |
KARIM BAGGILI | GUY DANIEL | LOUP MORMONT | ELZO DURT |
TOOTS THIELEMANS | LE MAPPING | SOUNDS JAZZ CLUB |



Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/x

FESTIVAL
MUSIQUE
MIXTE #18

IMAGES SONORES

2-14
DÉC
'16

CENTRE
HENRI
POUSSEUR
MUSIQUE MIXTE

LIÈGE - BRUXELLES
œuvres de K. Toeplitz, A. Mancianti,
F. Romitelli, A. Schubert, S. Löffler,
L. Brewaëys, M. Fourgon, H. Dufourt,
S. Reich, S. Schroeder & D. Ianni

RESONANCES



WWW.IMAGES-SONORES.BE
www.centrehenripousseur.be

MUSISCOPE

Musiscope est un service du Conseil de la Musique dont les missions sont de conseiller et apporter de l'information aux acteurs du secteur des musiques en Fédération Wallonie-Bruxelles. Musiscope propose des formations axées sur la pratique et les enjeux des métiers de la musique, qui s'adressent à toute personne exerçant ou ayant l'intention d'exercer une activité professionnelle liée au domaine musical.

INFOS & INSCRIPTIONS

Maison des Musiques : 39 rue Lebeau - B-1000 Bruxelles
+32 (0)2 550 13 20 / info@conseildelamusique.be

www.conseildelamusique.be



12 & 15 novembre

COMMUNIQUER AU MIEUX SON PROJET À LA PRESSE (CLASSIQUE - JAZZ)

Comment communiquer
en se démarquant ?
Un atelier où apprendre tous
les trucs et ficelles

22 & 25 novembre

LES CONTRATS DE L'INDUSTRIE MUSICALE : NE SIGNEZ PAS N'IMPORTE QUOI !

Tout sur les contrats avec les
conseils d'un avocat spécialisé
en droits d'auteur

1 & 2 décembre

MASTER CLASS : ÉVITEZ LES PIÈGES DE L'AUTOPRODUCTION

Les principaux écueils qui
peuvent compromettre la vie
de votre album autoproduit

9 décembre

MASTER CLASS : APPRENEZ EN LIVE À NÉGOCIER VOS CONTRATS

Développez la stratégie
adéquate pour
arriver à vos fins

/2ÈME ÉDITION/

QUI SERONT LES LAURÉATS ?
C'EST VOUS QUI DÉCIDEZ !

RENDEZ-VOUS SUR www.rtbf.be/dma
LE 7 DÉCEMBRE POUR VOTER !

DIBELS
MUSIC
AWARDS

La RTBF soutient le talent des artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles



LA PREMIÈRE



LARSEN

CONSEIL DE LA MUSIQUE
Quai au Bois de Construction, 10 - 1000 Bruxelles
www.conseildelamusique.be
Contact par mail:
larsen@conseildelamusique.be

Contactez la rédaction:
première lettre du prénom.nom@conseildelamusique.be

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Julien Chanet
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordinateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteur
Nicolas Alsteen

Collaborateurs
Nicolas Capart
Isabelle François
Véronique Laurent
Luc Lorfèvre
Jacques Prouvost
Dominique Simonet
David Salomonowicz
Didier Stiers

Correcteurs
Christine Lafontaine
Nicolas Lommers

Couverture
Saule © Paul Rousteau

PROMOTION & DIFFUSION
François-Xavier Descamps

ABONNEMENT
Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél.: 02 550 13 20

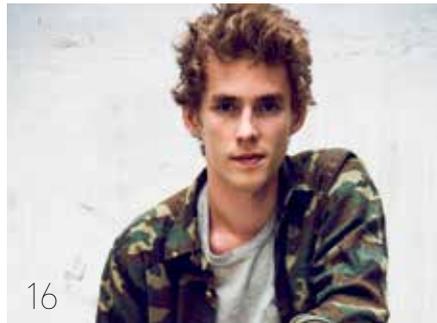
CONCEPTION GRAPHIQUE
Mikan

Impression
Paperland

Prochain numéro
Janvier 2017



LE SOIR



Édito

Nous vivons à l'ère de l'industrie culturelle, qui vise l'opinion de masse consensuelle, la convention et la normalisation du goût (...), explique l'historien d'art français Paul Ardenne dans un article récent paru dans Libération. Et d'ajouter: *L'heure n'est plus à la surprise artistique sauf conditionnée*. Il est hélas difficile de ne pas se sentir proche de ce constat quand on voit ce que peuvent relayer certains médias ou quand on s'aperçoit du formatage d'importantes productions et manifestations. Il y a peu ou pas de prise de risque.

Fort heureusement, cette masse ne fait que masquer une partie de la forêt, très créative elle... mais peut-être moins visible. Et c'est celle-ci que Larsen va une fois encore défendre, en faisant le grand écart entre le rap du brillant Roméo Elvis, le graphisme rock du déjanté Elzo Durt et le jazz inclassable du Trio Grande.

De la créativité, de l'originalité, de la passion, Thierry Steuve - le Bruxellois le plus *mod* qui vient hélas de nous quitter - lui, il en avait. Dans une interview qu'il avait accordée au Focus Vif, il avait finalement résumé la situation avec une belle dose d'humour bien de chez nous: *Je n'ai pas envie d'être un mouton. Les moutons, ça vit en troupeau. Et dans un troupeau, tu as toujours un trou de cul devant toi.*

Bonne lecture

Claire Monville

CONCOURS

Images Sonores et Larsen vous invitent aux soirées des 8 décembre à Liège et du 10 décembre à Bruxelles.
4x2 places à emporter en envoyant un mail à larsen@conseildelamusique.be avant le 15 novembre, en indiquant la date de votre choix.

Sommaire

OUVERTURE

LE DISQUE DU DÉCLIC **Trio Grande** P.4
EN VRAC P.5

RENCONTRES

ENTRETIEN **Saule** P.8
RENCONTRE **Blondy Brownie** P.11
RENCONTRE **Roméo Elvis** P.12
RENCONTRE **Karim Baggili** P.13
RENCONTRE **Dario Mars & The Guillotines** P.14
RENCONTRE **Unik Ubik** P.15
RENCONTRE **Lost Frequencies** P.16
RENCONTRE **Bear Bones, Lay Low** P.17
RENCONTRE **Guy Danel** P.18
RENCONTRE **Loup Mormont** P.19
TRAJECTOIRE **Elzo Durt** P.20

ZOOM

La Belgique par le versant metal P.22
On a Toots quelque chose de Toots P.24

ARTICLES

APERÇUS **Akro / Living Room for Kids** P.27
DÉCRYPTAGE **Jouez la carte mapping!** P.28
LE.COM **Les attachés de presse**
en pleine mutation P.30
IN SITU **Sounds Jazz Club** P.32
POURQUOI? **Kid Noize** P.36
VUE DE FLANDRE **TaxiWars** P.37

LES SORTIES

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES P.34-35
LISTE DES SORTIES P.36

BONUS

L'INTERVIEW INDISCRÈTE **Chez BRNS** P.38
C'ÉTAIT LE... **25 octobre 1982** P.39



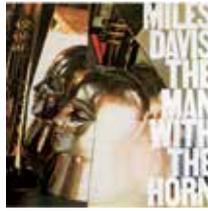
Trio Grande
Trois Mousquetaires
De Werf Records

Michel Debrulle, Michel Massot et Laurent Dehors n'en finissent pas de réinventer leur musique. Depuis plus de 24 ans ils explorent, avec Trio Bravo, les moindres recoins du groove, du folklore et de l'improvisation. Ce groupe inclassable sort un nouvel album jubilatoire chez De Werf Records intitulé malicieusement *Trois Mousquetaires*. Un album joyeux, lumineux et sensible à la fois. Nos trois musiciens se retrouvent comme au premier jour, comme des enfants qui ont envie de raconter des histoires et de les partager... et surtout prêts à en découdre avec le jazz.

JACQUES PROUVOST

LE DISQUE DU DÉCLIC

Trio Grande



Miles Davis
The Man With The Horn
Columbia (1981)

Laurent Dehors: Aaah... la retraite sur une île déserte avec un seul CD! Chaque âge de la vie a son disque. Cela a commencé par *La Chèvre de Mr Seguin* puis *Le Sacre du Printemps*, *The Man With The Horn*, *Out To Lunch...* Mais j'avais 16 ans, à une époque où l'on pouvait poser le vinyle de son choix sur une platine dans un magasin spécialisé, qui ne vendait pas encore de machines à laver (*rires*) et où les disques restaient plus d'une semaine dans les bacs. Je ne connaissais pas grand chose au jazz mais je fus très impressionné par une introduction de Marcus Miller dans *The Man With The Horn*. Et je voulais repiquer ses plans! J'achète le disque et le pose avec gourmandise sur la platine, chez moi, et... horreur! Mais qu'est ce que c'est que ce truc! En fait, j'avais écouté le vinyle en vitesse 45 tours dans le magasin et avais été plus impressionné par la virtuosité du jeu qu'autre chose! J'ai rangé le disque pour un bon moment! Puis après quelques rencontres avec des musiciens m'ayant fait sortir de mon petit monde d'ado et m'ayant un peu ouvert les oreilles et l'esprit, j'ai reposé le disque sur la platine et il est devenu mon disque de chevet, ou plutôt, un disque du matin, pendant plus d'un an. Ensuite ce fut un autre album, puis d'autres encore.



Kip Hanrahan
Desire Develops an Edge
American Clavé (1983)

Michel Debrulle: Kip Hanrahan est le premier nom qui m'est venu en tête. C'est quelqu'un de pas vraiment connu, qui pratique une sorte de fusion entre la musique cubaine et le jazz. Il a enregistré plein de disques avec Don Pullen, David Murray, Jack Bruce ou Bill Laswell. C'est très profond, très sensuel et... une sorte d'OVNI. La danse et le rythme m'ont toujours plu. Cela a sans doute influencé Rêve d'Eléphant car j'écoute ça depuis longtemps. Mais je mettrai plutôt en avant *Long March*, du duo Shepp et Roach. J'ai commencé la batterie très tard et Max Roach était un batteur très mélodique que j'arrivais facilement à décoder. Il réinterprète le matériel sans cesse et c'est très important pour moi. Avec Archie Shepp, c'était la réunion entre une tradition et la modernité. En plus, il y avait un engagement politique et cela résonne fort chez moi. Cet album est un hommage à Mao Tsé-Toung. Ok, ils ne sont pas les seuls à s'être trompés mais il y a l'idée de la marche, de la résistance et du combat dans ces morceaux. Ce duo réunit aussi ce que j'aime: le côté très dansant et la modernité. Ce sont mes racines dans le jazz. Avec Trio Bravo on n'a jamais évoqué un album en particulier. On vient d'une certaine école liégeoise qui mélangeait tous les types de musiques et Laurent Dehors a cela aussi dans son ADN: le classique, la musique populaire, le contemporain.



Archie Shepp & Max Roach
Long March
Hot Hut (1976)

Michel Massot: J'ai surtout beaucoup écouté *Le Sacre du Printemps*. Mais retenir une version en particulier est très difficile. J'ai écouté énormément de musique baroque aussi, bien plus que du jazz, d'ailleurs. Je jouais dans la fanfare et mes parents n'écoutaient pas spécialement de la musique à la maison. Puis, au Conservatoire de Liège je n'avais pas le temps d'écouter de la musique car je jouais déjà régulièrement, à 18 ans, dans l'orchestre symphonique et dans un ensemble de cuivres. Vers 25 ans, je jouais avec l'ensemble Musiques Nouvelles. Je n'avais pas le temps d'écouter beaucoup de musique. Le premier disque que j'ai eu était *For Musicians Only*. C'était un prix reçu à l'école de musique, à 12 ans. C'était un peu austère, c'était très pur, ça jouait vite et bien. À 12 ans, c'est quand même un drôle de bazar. Mais je l'ai écouté régulièrement et je suis rentré dedans progressivement, pour savourer peu à peu le jeu. Plus tard, j'ai écouté Miles. C'est peut-être ce que j'ai écouté le plus en jazz. J'étais trompettiste à mes débuts. Vers dix sept ans, mon prof, qui jouait du tuba, m'a dit que je trouverais peut-être plus de boulot avec le tuba car personne n'en jouait (*rires*).



Dizzy Gillespie, Herb Ellis, Sonny Stitt et Stan Getz
For Musicians Only
Verve (1958)

EN VRAC



BOTANIQUE, SPORTPALEIS ET VILLE DE BRUXELLES

Quel cirque ?

En s'alliant au Sportpaleis, le Botanique espère pouvoir lutter contre la Ville de Bruxelles dans la bataille engagée pour l'exploitation du Cirque Royal (pour rappel géré par le Bota depuis 1999). Le Sportpaleis s'occuperait ainsi de la gestion de la salle, tandis que le Botanique conserverait la programmation et la direction artistique. Dénouement attendu pour bientôt.

BLUE MILK

Un nouveau label, un !

Blue Milk Records est un nouveau label, créé au printemps 2016, plutôt tourné vers la variété ou la « feel good music » comme on peut le lire sur le web. Mia Lena et Dancity sont les deux premières signatures de la fraîche maison de disques.

www.facebook.com/bluemilkrecords

LES GAUFF' AUSSI JOUENT AU MONOPOLY...

Après les Beatles et les Rolling Stones, c'est au tour des...Gauff' de lancer un Monopoly à leur effigie ! Parmi les villes présentes sur l'aire de jeu, on retrouve notamment Spa et Verviers incarnées par Francis Geron (du Spirit of 66) et Charles Gardier (des Francofolies de Spa). Les cinq membres des Gauff' ont quant à eux leur propre ville (St-Petersbourre et autres joyeux jeux de mots...). Si vous désirez le mettre sous le sapin, il est urgent de le commander via www.monopolygauff.com. Quelle célébrité !

LE FUSE SE LABELLISE

Le temple de la house et de la techno vient de lancer son propre label. Nous souhaitons depuis longtemps renforcer notre nom à l'international. La collaboration avec des artistes internationaux pourra aider les jeunes talents de la capitale. Le Fuse proposera chaque mois un EP labellisé « Fuse Music » reprenant quatre titres réalisés par des Dj's et producteurs internationaux ou de jeunes talents bruxellois. Première sortie, un EP 4 quatre titres : Psyk, *First Contact*.



POWA, STEADY... GO

Ils sont partis en octobre

Thierry Steuve nous a quittés en ce mois d'octobre, il avait 52 ans. Plus connu sous le nom de Thierry Steady Go, il officiait depuis de nombreuses années comme DJ aux quatre coins de la Capitale et avait été durant de nombreuses années la référence presse du label Crammed. Il ira aujourd'hui mixer ses galettes 60's et autres perles mod sous d'autres cieux. Ce même mois, nous perdions également le pionner de la musique électro Eric « Powa » B. (Eric Beysens). DJ bien connu de nos contrées, il avait officié à la Gaité, au Boccaccio ou encore au Who's Who's Land. Requiescant in pace & music.

STROMAE

Paix à son âme

Thierry Coljon, journaliste spécialisé en musiques au quotidien *Le Soir*, vient de faire paraître un roman intitulé *Stromae est mort à New-York*. S'inspirant des rumeurs qui avaient courus après l'annulation d'un concert à Minneapolis, le journaliste n'a pas hésité à suicider le chanteur un soir de Thanksgiving. Une occasion pour Thierry Coljon d'écrire surtout une biographie du maestro, lui qui lui avait signifié que de son vivant, il n'en serait point question.

Thierry Coljon, *Stromae est mort à New-York*, Editions Lamiroy

Y'A PAS DE LÉZARDS !

Studio de répétition and more

Créé « par des artistes pour des artistes », Lézards615 a investi un beau bâtiment en U à deux pas de la Place Meiser (Schaerbeek) comportant plusieurs espaces de création, tous dédiés aux arts de la scène mais aussi aux arts plastiques ou à l'audiovisuel. Sur les 7 espaces existants, 2 sont disponibles pour des locations de courte durée (min 1/2 journée) : le studio au rez et la grande salle à l'étage, en partie équipés pour les musiciens. La location d'un espace donne accès aux parties communes : un grand foyer de 50m² avec cuisine super équipée, une grande table (16 places) et un salon ; une toilette comportant une douche complète l'équipement. Intéressés ? <http://lezards615.be>

CONCOURS INTERNATIONAL ANDRÉ DUMORTIER

Au terme de la finale du concours à Leuze-en-Hainaut, concours dont la limite d'âge est fixée à moins de 26 ans, c'est le jeune pianiste ukrainien Markiy Popil (20 ans) qui s'est imposé sous les yeux de trois lauréats du Reine Élisabeth (et membres du jury) Évelyne Brancart, Pierre-Alain Volondat, Éliane Rodriguez. Il obtient le Premier prix mais aussi le Prix spécial pour la meilleure interprétation de l'œuvre de Haofu Zhang, *Lune solitaire et silencieuse*, l'imposée de la demi-finale.

BELGIAN SCREEN COMPOSERS

La Guilde !

Tim Burton sans Danny Elfman ? Star Wars sans la musique de John Williams ? Marlon Brando sans Nino Rota ? Composer une musique originale, en totale adéquation avec le récit, prend beaucoup de temps, beaucoup d'énergie et demande beaucoup de talent. L'enregistrier avec des musiciens belges professionnels, dans des studios performants, demande des moyens. Ces dernières années, la musique a pourtant perdu sa valeur économique : elle est partout disponible mais est pratiquement gratuite. Les compositeurs de musique de film ou de télévision sont impactés par ce phénomène. L'association des compositeurs belges a ainsi vu le jour le 3 septembre 2016 pour renforcer ce secteur musical indispensable à la création cinématographique. Découvrez les objectifs que la Belgian Screen Composers Guild s'est fixé sur www.screencomposers.be.

MONEY MONEY MONEY

La RTBF passera-t-elle à la caisse ?

PlayRight, la seule et unique société de gestion belge agréée pour collecter les droits pour les artistes-interprètes, a décidé de poursuivre la RTBF en justice. Au centre des débats : le refus de la RTBF d'honorer une convention datant de 1989 par laquelle elle s'était engagée à redistribuer aux artistes un pourcentage des revenus qu'elle tire des diffusions de leurs productions. En effet, après plusieurs années de négociations, la RTBF et les syndicats du spectacle (CGSP et CSC) s'étaient entendus sur une convention par laquelle la chaîne acceptait de verser à ces organisations 6 % des revenus qu'elle tire des droits de retransmission sur le câble. Les syndicats devaient pour ce faire, créer une société commune qui aurait récolté le versement de ces montants, avant de les répartir entre les artistes-interprètes. À défaut de trouver un accord, cette société n'a jamais vu le jour... jusqu'à que ce que PlayRight reprenne le flambeau et ne décide d'appliquer ladite convention. Ouf!... pas facile à suivre ! La justice tranchera.



CULTURE.BE

Une véritable bibliothèque virtuelle

Toutes les publications des services de l'Administration générale de la Culture sont désormais regroupées dans un catalogue accessible sur culture.be. Que vous soyez à la recherche d'une publication sur la langue française, traitant d'un sujet lié à l'éducation permanente ou concernant le cinéma ou les médias, en vous rendant sur www.culture.be/publications, vous accédez à différents types de recherche au sein d'une base de données de plus de 400 titres, auxquels s'ajouteront les nouveautés au fur et à mesure de leur parution.

JACQUES LEDUC S'EN EST ALLÉ

Riche parcours que celui de Jacques Leduc, le compositeur, l'enseignant, le pédagogue... Quelle facette retenir de lui ? Celle de professeur, au Conservatoire royal de Bruxelles où il enseignait l'harmonie, la fugue et le contrepoint ? Celle de directeur de l'Académie d'Uccle ou de directeur de la Chapelle musicale Reine Élisabeth ? Il fut aussi un compositeur prolifique, auréolé du Prix de Rome dont il fut le lauréat en 1961 et distingué lors de nombreux concours. Il composa plus de quatre-vingts œuvres : symphoniques, pour ensembles de chambre ou pour musiciens solistes, parmi lesquelles l'imposé du Concours Reine Élisabeth en 1972, un concerto pour piano. Il fut également Président de la Sabam, de l'Union des compositeurs belges et du CeBeDem ainsi que Président du Cercle Gaulois.

SPINNUP

de l'auto-production à... Universal

Universal Music a lancé en France la plateforme internet Spinnup, qui permet aux artistes, des plus amateurs aux plus rodés, de s'autoproduire et de tenter de se faire connaître des labels. Un musicien, chanteur ou compositeur amateur peut mettre en ligne via Spinnup ses morceaux sur les principales plateformes d'écoute en ligne comme Spotify, iTunes, Deezer... Il peut aussi rentrer en contact avec des professionnels de l'industrie musicale, des chasseurs de talents, pour espérer se faire repérer et être mis en contact avec une dizaine de labels de la maison mère Universal. Avis aux amateurs !

www.spinnup.com



CREVETTE RECORDS

33T DE PLAISIR

Bruxelles et ses nouveaux magasins de disques

Ils ouvrent un peu partout à Bruxelles ! Balades Sonores vient d'ouvrir une boutique à Bruxelles (Saint-Josse). Pile en face du Botanique, la boutique est la petite sœur de la parisienne, pointue et hyperactive, La Fabrique Balades Sonores, soit une boutique éclectique, pluridisciplinaire et c'est eux qui le disent : chaleureuse. Découvrez également un autre « nouveau » magasin près de Flagey (Chaussée d'Ixelles 331, exactement), Taille 33, qui a fait, lui, le voyage depuis Louvain-la-Neuve en mars dernier. Vinyles only. Sans oublier à Saint-Gilles le très jazz & soul, Dust Dealers (voir Génération Beatmaking, Larsen #19) et Crevette Records, Rue Blaes à Bruxelles.

CHEVALIER REYES

La pianiste Éliane Reyes a reçu en octobre les insignes de Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres lors d'une cérémonie au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris. C'est la seule pianiste belge à être ainsi honorée par cette prestigieuse distinction française attribuée à des personnes « qui se sont distinguées par leur création dans le domaine artistique ou littéraire ou par la contribution qu'elles ont apportée au rayonnement des arts et des lettres en France et dans le monde ».

ÊTRE FANS

Un nouveau réseau social pour les accros de musique

C'est Facebook qui est là-dessous, en finançant la création d'un sous-ensemble numérique dédié aux mélomanes en tout genre. Une base de données qui collecte « tous » les concerts auxquels ont participé ses membres. Le site espère devenir ainsi la plateforme de référence pour les fans, en complément à Facebook. La plateforme permet de partager des infos sur des concerts (anecdotes, setlists...) et de consulter une base de données qui affichait en septembre déjà cinq millions de concerts passés. Vous pouvez y lancer des conversations à propos d'anciens groupes ou à propos de salles de concert aujourd'hui fermées, qui se retrouvent tout en bas des chronologies sur Facebook. Vous ne perdez rien à essayer... enfin un peu de vie privée quand même.

www.fans.com



HALF EN HALF

Moitié belge – moitié français

Les FiftyFifty sessions proposent un nouveau concept de showcases dans notre belle capitale. Elles se dérouleront chaque dernier jour du mois et permettront de découvrir 2 groupes de la scène émergente belge et internationale. Très très VIP, on se rend aux sessions uniquement sur invitation grâce aux rendez-vous fixés sur les sites des médias partenaires (Pure FM, Les Inrockuptibles, Le Soir, Elle Belgique). Premiers invités en septembre : Robbing Millions (Be) et Papooz (Fr).

www.facebook.com/fiftyfiftysession



À QUI LE MÉRITE ?

Une nouvelle salve de mérites wallons a été décernée en septembre dernier. Le Gouvernement régional wallon a voulu distinguer 25 personnes ou associations issues du monde économique, académique ou artistique et ce, pour leur contribution au rayonnement de la Wallonie. On retrouve la chanteuse Alice Dutoit (Alice on the Roof) et le saxophoniste jazz Steve Houben au sein de la liste où se côtoient Laurent Busine (ex-directeur du Mac's) ou encore Bouli Lanners entre autres personnes moins médiatisées.

LE RETOUR DE MINT

et de ses concerts très très privés

Mint relance ses concerts très très privés, à destination des *inconditionnels de la scène pop-rock belge*. Le premier rendez-vous de ce concept a eu lieu dans la Maison du Peuple à Saint-Gilles (Bruxelles) et a réuni de nombreux auditeurs autour de Puggy, Saule et Sharko et a également fait découvrir le power-trio bruxellois Mindinight Stubble. La chaîne radio « pop-rock » ne compte pas en rester là...

LES FESTIVALS PLUS CHERS EN 2017 ?

L'augmentation des tarifs annoncés par la SABAM va-t-elle se répercuter sur le prix du ticket de festival 2017 ? C'est en effet la crainte de plusieurs organisateurs. Cette hausse atteindrait de 16 à 37% du prix actuel, selon la taille de l'événement et serait également accompagnée d'un élargissement de la base de calcul qui inclut notamment les cachets et divers frais (sono, lights, ...). En Flandre, on se prépare à monter au créneau (et en justice). Du côté francophone, on tempère...

CLUB PLASMA

150.000 euros extra muros

Le Club Plasma, cette structure qui a pour de faire la promotion d'artistes émergents via un tissu de salles et d'organisateur de concerts indépendants actifs en Wallonie et à Bruxelles, fête (déjà) ses 10 ans. Le réseau met actuellement sur pied un projet intitulé *Extra-muros*, financé à hauteur de 150.000 euros par la Fédération Wallonie-Bruxelles et dont le but est de faire la promotion de « petites » groupes en musiques actuelles, dans des « petites » salles n'appartenant pas au circuit Plasma actuel, en vue d'aller chercher les spectateurs là où ils se trouvent et de monter de nouveaux partenariats. L'opération s'inscrit dans la lignée « Bouger les lignes » et de la volonté de la Ministre Alda Gréoli de *rémunérer correctement les artistes*.



PUGGY Gold!

Puggy continue à fouler les scènes et plateaux télé du plat pays, de France et d'ailleurs pour défendre leur dernier album en date, *Colours...* qui est déjà Disque d'or dans notre pays.

LA MONNAIE

Réouverture en mai 2017

Les travaux de rénovation du Théâtre de La Monnaie prennent plus de temps que prévu. Toutes les productions de la saison 2016-2017 auront lieu au Palais de la Monnaie à Tour & Taxis et à partir de janvier, la programmation connaîtra d'importantes modifications. Il faut également s'attendre à des répercussions sur les productions annoncées pour la saison 2017-2018 : reports, nouveaux projets en remplacement d'autres productions annulées. Les travaux, on sait quand ça commence...

FRENCH FIRST!

Alda Gréoli a annoncé, en conférence de presse de lancement des Francos de Spa, sa volonté d'*augmenter le pourcentage des artistes francophones programmés dans les différents festivals du sud du pays*. La ministre de la Culture souhaiterait donc imposer, dans les futurs contrats-programme, et ce dès 2018, une présence plus importante des artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles, *mais en fonction des spécificités du festival*. Les montants alloués à ceux-ci dépendront du respect ou non des contrats-programmes conclus, sans pour autant que la FWB n'exige cette présence accrue.

LA PALMA ARS ACUSTICA 2016

Décernée à Anna Raimondo

Présidé par Eoin O'Kelly, de RTÉ, le jury de la Palma Ars Acustica a révélé le nom de la lauréate de son édition 2016 : il s'agit de la Belge Anna Raimondo, pour son œuvre intitulée *Me, My English and All the Languages of My Life*, présentée par la RTBF-Musiq'3 (une coproduction réalisée avec l'Atelier de création sonore radiophonique). L'artiste recevra sa récompense le 17 novembre prochain à Bruxelles, lors du Festival Ars Musica.



LE CHŒUR DE CHAMBRE DE NAMUR

En ouverture de la saison de l'Opéra Garnier

Le Chœur de Chambre et la Capella Mediterranea ont ouvert la saison de l'Opéra Garnier avec *Elisabetta*, un opéra assez méconnu de Francesco Cavalli, ici dans une mise en scène de Thomas Jolly. Il s'agit de la première collaboration entre le Caveau et l'Opéra National de Paris. Classe.

LE CFC N'EST PLUS, VIVE L'AIECF!

L'AIECF ou plus clairement Association internationale des experts culturels francophones a pris le relais du Conseil francophone de la chanson qui avait mis fin à ses activités. Les objectifs ? Assurer la création, la promotion et la diffusion des cultures de l'espace francophone, des arts de la scène, en particulier la chanson et les musiques de l'espace francophone. Pour atteindre cet objectif elle met à disposition des experts, des tuteurs et des ressources auprès d'acteurs culturels nationaux et internationaux en matière de formation aux nouvelles technologies, d'élaboration ou d'évaluation des politiques culturelles.

Contact : sg@conseilfrancophone.org



© Paul Rousteau

ENTRETIEN

Saule OMBRE ET LUMIÈRE

Baptiste Laliou fête les dix ans de son projet Saule avec *L'éclaircie*, un quatrième album tout en mouvement qui est à la fois marqué par la volonté d'un repositionnement et la maturité artistique. Délaissant le lyrisme fanfaron des débuts et remis de l'énorme carton de *Dusty Men*, le Géant bientôt quadra y dévoile toute sa sensibilité.

LUC LORFÈVRE

« Il faudra longtemps avant que j'enregistre un nouveau duo. »

Avec 100.000 singles vendus et 10 millions de streams, *Dusty Men* chanté en duo avec Charlie Winston a affolé les complices dans les pays francophones. Comment avez-vous géré ce succès ?

Baptiste Laliou : Il y a eu clairement un avant et un après *Dusty Men*. Dès que le single a été envoyé aux radios en novembre 2012, nous en avons perdu le contrôle. En France, il est resté pendant huit mois dans le top des chansons les plus diffusées, toutes radios confondues. Je n'avais jamais connu ça ! C'était tout aussi inédit pour ma firme de disques, mon entourage, ma famille. J'ai fait toutes les émissions possibles du PAF (*Paysage Audiosuel Français - ndlr*), j'étais invité partout mais c'était uniquement pour ce duo et à condition d'emmener Charlie Winston. Et puis il y a eu le revers de la médaille. Le single qui a suivi *Dusty Men* n'a pas fonctionné en France et mon album *Géant* n'a jamais décollé, hormis en Belgique. Au final, *Dusty Men* m'a rapporté beaucoup financièrement et m'a permis de toucher davantage de médias et donc un public plus large. Mais il y a aussi un goût amer qui reste de cette expérience. Je lisais la déception sur le visage des gens qui s'occupaient de la promo de *Géant* en France et j'étais moi-même quelque peu désenchanté. Je ne vais pas mentir : après ce qui m'était arrivé avec *Dusty Men*, j'espérais atteindre un niveau supérieur avec *Géant* sur le marché français et ça n'a pas été le cas. Mais les portes restent toujours ouvertes. Pour ne donner qu'un seul exemple, Nagui m'a invité dans *Taratata* pour mon nouveau disque sans même l'avoir écouté.

Charlie Winston ne vous a-t-il pas involontairement fait de l'ombre en France ?

Il y a eu effectivement un problème d'identification en France. Tout le monde connaissait *Dusty Men*, mais les gens se posaient la question : *C'est qui ce mec qui chante Dusty Men avec Charlie Winston*. Certains pensaient que c'étaient Matthieu Chedid,

d'autres Julien Doré. Mais je ne regrette rien. *Dusty Men*, c'est ma chanson. C'est moi qui l'ai écrite. Elle est sur mon disque. Personne ne peut m'enlever ça et je reconnais que c'est une expérience particulièrement grisante d'avoir un morceau qui cartonne partout. Je sortais alors de deux albums catalogués « chanson française » et j'avais besoin d'être chapeauté par quelqu'un pour oser faire un truc plus pop. Charlie Winston m'a permis de rentrer dans cet univers tout en m'offrant l'opportunité de me protéger derrière lui. Maintenant, avec tout ce qui s'est passé, je sais qu'il faudra longtemps avant que j'enregistre un nouveau duo.

Lorsque vous êtes retourné en studio, votre firme de disques attendait-elle de vous que vous leur sortiez un nouveau *Dusty Men* ?

En France, c'était le cas. Bien sûr. C'est drôle parce que Charlie Winston a eu la même mésaventure avec son dernier album. On lui demandait : *mais il est où le nouveau Dusty Men*, alors qu'il souhaitait faire autre chose. Après mon album *Géant*, je suis passé par une très longue phase d'introspection. Je me suis posé beaucoup de questions sur mon identité musicale. Dans ma tête, je faisais un rejet : plus de morceau pop, plus de duo. J'ai dit à mon label en France que ce n'était plus mon cheval de bataille, qu'ils avaient des artistes comme Miossec pour leur faire du tube. La première chanson que j'ai composée pour mon nouveau disque s'intitule *Léclaircie*. Elle évoque notamment la quête de la liberté artistique et la lumière qui s'est faite dans ma tête. Ce morceau m'a permis de prendre un nouveau départ et de décoincer les choses. C'est pourquoi elle donne également son titre à mon nouvel album. De manière assez étonnante, les chansons que j'ai écrites après *Léclaircie* comme *Respire / Breathe* ou *Comme* sont plutôt radiophoniques. Comme quoi...

Vous dites avoir beaucoup réfléchi sur votre identité musicale. C'est quoi l'ADN de Saule ?

Je suis avant tout un raconteur d'histoires. Depuis mon enfance, je n'ai cessé de bouffer de la chanson française : Brassens, Gainsbourg, Bashung... Même lorsque je suis tenté par la pop comme c'est le cas avec *Dusty Men* ou que je me lance dans des trucs plus expérimentaux, il y a toujours une his-

toire derrière. Je suis en quête de sens dans mon écriture. L'autre élément de mon ADN, c'est ce côté sucré/salé que je mets dans mes chansons. Si j'écris un truc triste, je vais mettre du rythme dans la mélodie. Si je raconte quelque chose de plus happy, la musique sera mélancolique.

Comme, la chanson, qui ouvre votre nouvel album, jette un regard doux amer sur le monde de la com' et aussi sur cette fâcheuse tendance en musique à mettre des étiquettes partout. Vous en avez souffert ?

Non, j'ai toujours réussi à dialoguer de manière constructive avec mon entourage. Mais il est vrai que chacun a sa petite idée de ce qu'il faut ou ne faut pas faire. Depuis mes débuts dans ce métier, j'entends souvent la phrase qui commence par « Fais comme ». Surtout en France. Il y a d'abord eu « Fais comme Bénabar ». Puis, c'est devenu « Fais comme M ». Aujourd'hui, le modèle absolu c'est Stromae. À la fin de ma chanson *Comme*, je dis *Come to my world*. J'invite les gens à rentrer dans mon monde plutôt que d'attendre à ce que je fasse comme quelqu'un d'autre. C'est aussi une manière d'annoncer la couleur : ce disque est plus personnel. Je ne parle plus sur ce disque d'une Madame Pipi ou de deux amoureux imaginaires. Je parle de ce que je vis et de ce qui est ancré dans mon quotidien. J'ai quarante ans, des gosses. Je vois des gens autour de moi qui ont peur de l'avenir, des couples qui se déchirent. Voilà les thèmes de *Léclaircie*.

L'éclaircie a été réalisé par l'Américain Mark Plati, dont le CV comprend la production d'albums pour David Bowie, Hooverphonic ou plus récemment GRAND-GEORGE. Qu'est-ce qui vous a séduit en lui ?

Je savais que je voulais partir dans une autre direction musicale qu'avec *Géant*, mais j'avais besoin d'un garde-fou. Mark Plati a accepté sans trop savoir dans quoi il s'embarquait. Le jour-même où il a atterri à l'aéroport de Bruxelles-National, Mark voulait déjà nous voir, moi et mes musiciens, à l'ICP. Dès la première session, il est rentré dans notre univers. Tout a été enregistré dans des conditions live. Plati a posé un regard extérieur, il a apporté plein d'idées mais a égale-

ment souhaité aussi rester très proche des maquettes. Au final, je suis ravi. Il a apporté sa griffe aux chansons sans les dénaturer.

Musicalement et lyriquement, *L'éclaircie* est votre album le plus éclaté. Il y a de la chanson, du rock, de la pop et même un peu disco avec *Respire / Breathe*. Saule ose tout désormais ?

Je pense avoir habitué mon public à ne pas s'habituer avec moi. À l'époque de mon premier album *Vous Êtes Ici*, comme j'avais moins de chansons, il m'arrivait de meubler en concert, de rallonger la sauce sur certains morceaux qui tournaient un peu en sketches. Pour ce nouvel album, j'ai volontairement écarté les chansons qui faisaient « ancien Saule », celles où je laissais exprimer mon côté comique et fanfaron. Le projet est devenu plus musical aujourd'hui. Ce côté éclaté, un peu « à la Arcade Fire », était déjà présent sur *Western*, mais de manière moins affirmée que sur *L'éclaircie*. Pour moi, une chanson doit toujours tenir dans une formule guitare/voix. C'est l'essentiel. Tous les morceaux de *L'éclaircie* répondent à ce critère mais nous avons bien sûr étoffé. Quant au titre *Respire / Breathe*, il y a clairement un clin d'œil à la chanson *I Want Your Love* de Chic. C'est moi qui ai suggéré à Mark Plati l'idée de rajouter des sons de cloches.

Votre premier album *Vous Êtes Ici* est sorti en 2006. Quel regard portez-vous sur ce parcours de dix ans ?

Cet été, je suis remonté sur scène à l'invitation des Francofolies de Spa pour un concert qui a été annoncé tardivement et alors que je n'avais pas d'actualité discographique. Le Parc de 7 Heures était rempli à craquer et il y avait devant moi plusieurs générations de spectateurs qui reprenaient tous les refrains en chœur. Elle est là ma chance. Après dix ans, il y a encore des gens qui m'attendent et viennent me voir en concert. Alors que le marché du disque est en crise, il y a encore toute une équipe dans un label qui a envie de sortir un disque de Saule et travaille. Pour avoir connu des galères à la post-adolescence avec mes groupes de rock, j'apprécie ma situation actuelle. D'ailleurs, je ne connais pas beaucoup d'artistes francophones qui ont eu l'opportunité de parcourir un tel chemin.

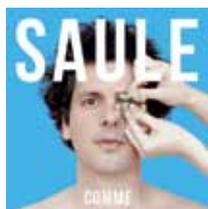
Quelle est la phrase que vous répétez le plus souvent devant votre miroir ?

« Si tu ne t'emmerdes pas, il y a de fortes chances que le public ne s'ennuie pas non plus. »

Et il vous arrive de vous emmerder ?

Jamais.

www.suale.be



Saule
L'éclaircie
[PIAS]

3 RENCONTRES QUI ONT COMPTÉ

1. Seb Martel

Avant de réaliser mon second album *Western* en 2009, il avait déjà bossé avec Camille, Alain Chamfort ou encore Matthieu Chedid. Un mec balèze, quoi. Je sortais d'un disque guitare/voix et avec *Western*, il m'a introduit dans un univers plus passionné et plus éclaté. Sans Seb, je n'aurais pas franchi d'échelon supérieur.

2. Charlie Winston

Ce que Seb m'a poussé à faire sur *Western*, Charlie l'a réussi avec *Géant*, mais dans un ton plus pop. Quand le magazine *Moustique* a qualifié *Géant* « d'album de la consécration », je crois que Charlie était aussi fier que moi. Même s'il n'a pas collaboré à mon nouveau disque, nous restons très proches.

3. Les Aventuriers

Dans la foulée du succès de *Dusty Men*, j'ai eu la chance de participer à la tournée itinérante caritative *Les Aventuriers* avec Jean-Louis Aubert, Raphael, Christophe ou encore Cali. Je me suis rendu compte qu'elle était là ma vraie famille musicale. C'est grâce à eux que, même si je suis catalogué « chanson française », je ne dois plus m'excuser de faire du rock.

RENCONTRE CHANSON

Blondy Brownie

AU JOUR LE JOUR

En gestation depuis un moment, le projet Blondy Brownie s'est précisé tout au long de l'année écoulée. À chaque mois, un invité différent et une nouvelle chanson sont venus nourrir les désirs francophiles de deux filles qui ne se refusent aucun défi. À la veille de la Saint-Sylvestre, le groupe dévoile son *Almanach*, un premier album en forme de calendrier. Un disque-objet dans lequel la chanson s'écrit autrement, avec des voix venues d'ici (Antoine Wielemans, Carl Roosens, Timothée Philippe) ou d'ailleurs (Katerine, John McEntire, O, Jesse D. Vernon ou Blick Bassy). Rencontres, clips, enregistrements, photos-souvenirs en noir et blanc... En 2016, Blondy Brownie n'a pas perdu son temps.

NICOLAS ALSTEEN



© Olivier Donnet

Blondy Brownie
Almanach
Luik Records

Par le passé, Aurélie Muller et Catherine De Biasio se sont glissées derrière les instruments de nombreuses formations bruxelloises. Séparément – chez Mièle pour la blonde, V.O. ou soy un caballo pour la brune – ou ensemble – avec Melon Galia, Noa Moon ou Hallo Kosmo –, elles ont toujours composé avec des garçons. Sans contrefaçon. Lassées, parfois incomprises, toujours insoumises, les filles décident finalement de prendre leurs distances, de s'émanciper. Ainsi, au printemps 2013, les femmes libérées inaugurent l'enseigne Blondy Brownie. *Au point de départ, nous avons fait un état des lieux*, détaille Catherine De Biasio. *La première étape, c'était de s'appuyer sur nos instruments de prédilection. À savoir la batterie, la basse, la clarinette et un peu le synthé. Au-delà de ça, nous étions limitées. En rigolant, on s'est dit qu'on inviterait un mec sur chaque morceau. Histoire d'ajouter de la guitare. De fil en aiguille, l'idée a fait son chemin...* Aujourd'hui, Blondy Brownie ressemble à un véritable club de rencontres. Chaque mois, un nouveau gars se présente derrière le micro du duo. *À l'origine, c'était une façon de détourner les clichés associés aux «groupes de filles».* Et puis, nous avons rapidement développé un concept autour de l'idée d'un calendrier. *L'objectif était d'enregistrer douze morceaux. De les penser en fonction des saisons. On souhaitait aussi aller au-delà de l'objet audio en proposant un univers à vocation multidisciplinaire.* Entre les chansons et le tournage des clips, chaque invité se fait ainsi tirer le portrait par le photographe Olivier Donnet. Loin des sportifs au corps bodybuil-

dé et des nanas en tenues légères, le calendrier perpétuel de Blondy Brownie étale ses charmes mensuels à travers un combo son et image du plus bel effet.

TOUT NU, TOUCHANT

Entre une chanson partagée avec Katerine (*Dieu et les amants*) et un refrain sifflé en compagnie du leader de Girls in Hawaiï (*Lapin Lapin*), Blondy Brownie accomplit régulièrement de grands écarts et autres pirouettes stylistiques. Pour ça, *Almanach* est un exercice de haute voltige aux barres asymétriques. *Comme musique de fond, cet album est assez déconseillé*, s'amuse Aurélie Muller. *Les changements d'atmosphère sont fréquents. C'est que le disque s'est parfois dessiné au hasard des rencontres. Blick Bassy, par exemple, n'était pas prévu au casting. Nous l'avons rencontré après son concert à Bruxelles. C'est comme ça qu'un morceau, initialement prévu pour quelqu'un d'autre, est devenu un titre revu et corrigé en sa compagnie. S'imposer une chanson par mois, sur le papier, ce n'est pas compliqué. Dans les faits, il s'agit d'une course contre la montre.* Sur la ligne d'arrivée, Blondy Brownie relie janvier à décembre avec douze morceaux et une belle brochette d'invités au calendrier. John McEntire (Tortoise), Stéphane Daubersy (François Breut), Vinz., Olivier Marguerit (O), Carl & Castus sont, notamment, conviés à étoffer la pop rêveuse des deux filles. Dans sa façon d'exposer les mots à la mélancolie, de roucouler quelques sucreries sur des refrains moelleux, le duo bruxellois réveille le fantôme de Broadcast, l'esprit de Stereolab et les souvenirs de Melody's Echo Cham-

ber. Cette musique donne envie de dire bonjour à Au Revoir Simone, de s'abandonner aux joies de la nostalgie.

D'ordinaire, les invités de Blondy Brownie se désapent dans les clips et posent à poil devant l'objectif. *Ça fait partie du projet*, indique Aurélie Muller. *Quand ces artistes viennent chanter chez nous, ils se mettent à nu en acceptant de sortir de leurs habitudes. Certains, comme Timothée Philippe (BRNS), chantent d'ailleurs en français pour la première fois de leur carrière. À côté de ça, nous avons cherché à établir un rapport d'intimité avec les gens qui ont accepté de collaborer avec nous. C'est le message qui transparait en filigrane des photos.*

www.blondybrownie.com



© Kevin Jordani



© Guillaume Kovatzen

RENCONTRE HIP-HOP

Roméo Elvis

HORS DU COMMUN

Au sein d'une scène hip-hop belge plus bouillonnante que jamais, c'est la casquette retournée de Roméo Elvis qui pointe au-dessus de la mêlée. De par sa taille bien sûr, mais aussi pour son potentiel d'explosion dans les prochaines années.

NICOLAS CAPART

A l'heure d'écrire ces lignes, son hymne *Bruxelles arrive* est en passe d'atteindre le million de vues sur YouTube. À bord d'un vaisseau rap noir-jaune-rouge qui trace tant et plus vers le succès, il est sans doute l'un des plus prometteurs de sa génération. S'il avait un nom, Roméo (Johnny) Elvis (Kiki) Van Laeken est parvenu à le faire oublier pour se faire deux prénoms. Fils du chanteur bruxellois Marka et de Laurence Bibot, humoriste et femme de médias, ce grand gailard de 23 ans à la voix grave s'est longtemps démené pour camoufler sa filiation. *D'abord, il y a la crise d'adolescence, où tu rejettes ta famille et tu ne veux surtout pas t'avouer que tu as envie de faire la même chose que tes parents... Plus tard, quand j'ai commencé à rapper, je ne voulais pas que les gens le sachent. C'est un petit pays, un petit milieu, je voulais éviter qu'on dise que j'étais pistonné... Je ne voulais pas être privilégié. Il y avait un malaise au début. Mais j'assume qui je suis aujourd'hui.*

Roméo naît à Uccle, grandit surtout à Linkebeek, fait ses études dans le BW, puis à St-Luc du côté de Tournai. La musique, elle, s'insinue dans son existence dès l'adolescence. *À la base, j'ai fait du piano en académie, de la guitare en autodidacte. Le rap, c'est venu avec les potes de l'internat et la clique 7VDS à Tournai. J'ai directement accroché, j'avais déjà la tchache, j'aimais celle des rappeurs. Je faisais*

*des vidéos que je balançais sur le web. Les gars de l'Or du Commun ont fini par tomber dessus (la série *Style libre*, toujours en ligne - ndr) et m'ont contacté. Ça a été le coup de foudre tout de suite et ça reste ma plus belle histoire d'amitié. Pendant deux ans, on ne s'est plus quittés. On partageait la scène, je posais sur leurs morceaux, ils prenaient part à mes projets... C'est ainsi que l'on croise Félé Flingue, Loxley, Swing et Primero sur le premier essai en solitaire de Roméo, *Bruxelles c'est devenu la jungle* en 2013. Puis, seulement les deux derniers cités sur le suivant, *Famille Nombreuse* en 2014. Aujourd'hui, les choses se sont accélérées pour moi en solo et *L'Or du Commun* n'a pas trop d'actualité. Mais dès qu'ils reviennent, on repart ensemble.*

Roméo est féru de vélo - toute l'année, à raison de deux ou trois accidents par an. Toujours passionné de peinture et de dessin (sa formation), comme de tag ou de graffiti, même s'il pratique beaucoup moins. Fan de foot aussi, et de la Juventus (dont il porte le maillot en live). Enfin, le jeune rappeur cite encore la télévision qui, dit-il, l'inspire à foison. Sans oublier « la culture de la vanne ». *Désormais, le rap est plus accessible à des gens comme moi. Il y a de la place pour autre chose que des trucs de truands, de gros bras ou des clachs. Maintenant, tu peux chanter, jouer de la guitare... Mon rap, ce n'est pas un cri dans la rue, c'est de la déconnade, de l'humour, du surréalisme.*

En ce moment, c'est lui qui, de la maison familiale, a la plus brûlante actualité. Une nouvelle donne qui fait plutôt rigoler. *Récemment mon père ironisait en disant Je sors un clip et il fait 500 vues... Combien encore pour Bruxelles arrive ? 900 000, c'est ça ? (...)* *On peut se croiser désormais. Cet été, on est monté sur scène ensemble pour la première fois au Festival des Solidarités. Et les coups de pouce de mes parents n'ont jamais été aussi concrets. Mais j'essaie d'en faire le plus possible par moi-même, pour leur prouver que je peux y arriver... par fierté.*

C'est plutôt bien parti. En février de cette année, Roméo Elvis publiait *Morale* en tandem avec le producteur brainois Le Motel (et Yellowstraps), 3^e projet couronné de succès qui sera bientôt réédité. Son successeur, *Morale 2*, devrait quant à lui atterrir dans les bacs autour du 28 février prochain, pile un an après la sortie du premier volet. Le disque pourrait voir le jour sous le toit d'une maison de disques cette fois, la chose étant présentement discutée. Enfin, le jeune rappeur peaufine également d'autres projets sur lesquels il reste pour l'instant discret. *Après Morale 2, l'idée ce serait de consacrer du temps et de l'argent à un vrai album, une vraie sortie... De futures perspectives alléchantes s'il en est.*

www.facebook.com/elvisromeobel

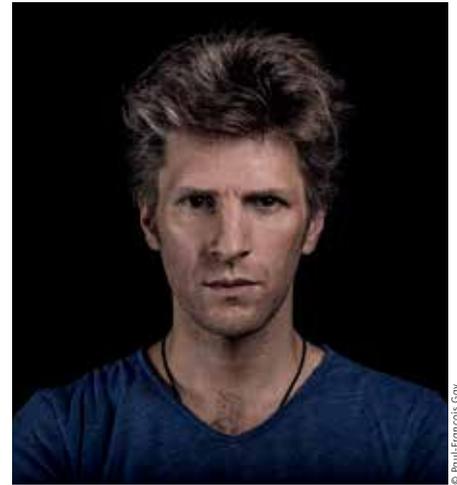
RENCONTRE WORLD

Karim Baggili

LES PARTITIONS DE L'INTUITION

Au carrefour de l'Orient et de l'Occident, l'autodidacte Karim Baggili revient à la guitare, son amour de toujours. Au départ du oud et des Balkans, l'artiste s'est laissé porter par un vent de liberté, un besoin de changement. À la tête de son propre label, émancipé, il publie *Apollo You Sixteen*, un cinquième essai qui, d'une certaine manière, retrace son propre itinéraire. Du monde arabe au flamenco, de la musique classique à la pop, Karim Baggili met son cœur de rocker au service d'un album sans concession.

NICOLAS ALSTEEN



Karim Baggili
Apollo You Sixteen
Take The Bus

© Benoit-François Goy

Certains murmurent à l'oreille des chevaux, d'autres mettent leur ouïe au service du beau. Karim Baggili, jeune quarantenaire, a un jour posé les doigts sur les cordes d'une guitare. Histoire de reproduire ce qu'il entendait. Sans formation ni partition, il s'est inventé une technique de pro. À seize ans, je me suis procuré une gratte électrique, raconte le musicien. Puis, j'ai découvert le flamenco, un mode de vie, une philosophie de travail. À partir de là, je me suis exercé au quotidien, en suivant le rythme imposé par un métronome. À vingt ans, je me suis procuré un luth arabe (aussi appelé oud - ndlr) lors d'un voyage en Jordanie. À l'aube du nouveau millénaire, le jeune homme remporte le premier prix de l'Open String Festival, à Osnabrück, en Allemagne. Au printemps 2005, Karim Baggili s'affirme en solo avec *Douar*, un album sans fausse note. Trois disques plus tard, l'artiste s'est métamorphosé en véritable touche-à-tout. Maestro de la guitare flamenca, virtuose du luth, chanteur occasionnel, Karim Baggili s'est démultiplié. En trio, quatuor ou en compagnie d'un orchestre de chambre, sa musique rêve le monde au croisement des genres. Aujourd'hui, ses harmonies s'invitent aussi au cinéma. Je compose de plus en plus souvent des bandes-sons. J'ai habillé les images de plusieurs documentaires réalisés par la réalisatrice belge Hanne Phlypo. Et là, je sors d'une collaboration avec Nicolas Liguori, réalisateur français spécialisé dans les films d'animation. Son nouveau projet s'intitule *Le vent dans les roseaux*. Il s'agit d'une production «jeune public». C'est l'histoire d'une petite fille de six ans qui vit dans un pays où le roi a interdit la

musique... L'expérience au cinéma me pousse à explorer d'autres sonorités. Pour ce film, par exemple, je me suis mis à la flûte à bec...

Depuis fin 2014, l'artiste planche également sur la suite de l'album *Kali City*. Désormais, j'essaie de réduire l'espace-temps qui sépare mes différents enregistrements. Cette fois, je me suis mis en tête de faire un disque sur le thème des Balkans. Mais ça ne s'est pas passé comme prévu... Les compositions ont dérivé au fil des sessions. Au final, les morceaux ne cadraient pas avec ce que j'avais imaginé au point de départ. Mais j'ai suivi mon instinct, continué le chemin. J'ai d'abord écrit cinq titres à la lèvre du luth et puis, l'envie de revenir à la guitare s'est fait ressentir. J'éprouve un lien particulier à cet instrument: une relation intense où s'entremêlent des notions comme la passion, la déception, le rêve ou la besogne. Je vois ça comme une histoire d'amour. Ces derniers temps, j'ai un peu délaissé ma guitare. Ça me donnait mauvaise conscience. Je redoutais de perdre tout le bagage technique acquis au cours d'un long et laborieux apprentissage. Placé au cœur du nouveau *Apollo You Sixteen*, la guitare s'offre quelques morceaux de bravoure (*Apollo Recall*) et, avec *Exitimuse*, un clin d'œil déviant au rock bodybuildé du groupe de Matthew Bellamy. C'est totalement assumé. Je suis complètement fan de Muse, indique Baggili. Les harmonies qu'on entend dans leurs chansons sont très classiques. C'est logique qu'elles me parlent. Aujourd'hui, à part Muse, je ne vois pas d'autres formations capables de combler le vide laissé par des monstres sacrés comme *Die Straits*, *Queen* ou *Pink Floyd*. Récemment, je suis allé les voir en concert. J'y suis allé avec mes musiciens, le bassiste *Youri Nanaï* et le batteur *Vivian La-*

drière. C'est important parce qu'à mes yeux, *Exitimuse* met en évidence l'amitié que j'éprouve à leur égard. Loin des effets pyrotechniques et du rock de stade, la guitare de Karim Baggili se dandine sur des airs empruntés aux maîtres du flamenco. À l'écoute du nouveau *Apollo You Sixteen*, on songe ainsi à Gerardo Núñez, Vicente Amigo ou à l'inévitable Paco de Lucía.

NOUVELLE LIGNE DE BUS

Enregistré dans l'énergie de l'instant en compagnie de l'ingé-son Silvano Macaluso, cet album marque une évolution dans la carrière d'un artiste résolument confiant, et enfin libre de ses mouvements. Cette étape discographique marque en effet l'avènement du label *Take The Bus*, maison de disques aménagée personnellement par Karim Baggili. Créer cette structure, ça correspond au besoin de prendre mon destin en main. C'est la possibilité de me projeter dans le futur, d'avancer à mon rythme, de signer d'autres artistes, de publier des morceaux inédits, des titres qui ne trouveront pas forcément une place sur un album physique. Ce sera l'occasion d'expérimenter, d'oser des choses. Le nom du label ? Dans mes décisions, je ne cherche jamais une symbolique au premier degré. Après coup, je me suis donc demandé pourquoi j'avais fait ce choix. Désormais, ça me semble évident. Ma carrière ressemble à un grand voyage. *Take The Bus* fait allusion à cette expédition, aux tournées avec les copains, à ces moments partagés sur scène ou à l'arrière d'un tourbus. Huit heures de route avec mes musiciens, ça dure quelques minutes dans ma tête. C'est comme un rêve. Éveillé, qui plus est.

www.karimbaggili.be

RENCONTRE ROCK

Dario Mars & The Guillotines

TRANCHES DE VIE

Seringue d'éllixir de longévité à la main, Renaud Mayeur, passé par Hulk, Triggerfinger, La Muerte et Les Anges mais aussi compositeur de musiques de films, fan absolu des Stranglers et de cinéma de genre, Renaud Mayeur donc revient à la tête de Dario Mars And The Guillotines. À ses côtés toujours: l'envoûtante Bineta Saware au chant, David Kostman à la basse et aux claviers. Dans leur bagage: *The Last Soap Bubble Crash*, un deuxième album pour lequel tous les concernés se sont donnés à fond! Et, recruté dans la foulée, Barry van Esbroek, le nouveau batteur.

DIDIER STIERS



Ce nouvel album, nous a-t-on dit, est le fruit de gros efforts. Qui répondaient à la pression du deuxième disque? À l'envie de mettre une claque à l'auditeur?

Renaud Mayeur: Non, pas du tout... Mon bassiste et moi, nous voulions nous retourner sur notre vie, nous dire que nous avions été au bout d'un truc. Et surtout, pas question de faire un énième tribute band ou de piocher dans le catalogue des bands mythiques pour finir écrasés par nos idoles. Nous n'avions plus envie de «faire du», mais de notre soupe, quoi. Pas mal de choses se télescopent dans ce groupe, des influences cinéma, et puis des trucs plus intenses, un peu acid rock...

L'album nous est arrivé avec ce petit avertissement: «pas de disto, que de la fuzz»! C'est vrai! C'est ce qui colle le mieux à ma gratte. Enfin, ce qui plaît à mes oreilles. C'est vraiment une question de goût: je trouve que ça a plus de gueule. J'ai essayé beaucoup de guitares et j'ai opté pour un trio dont je ne me détache pas: une SG, une Tele et une Gretsch. Ce sont trois guitares que je trouve fameuses. Et puis je cherche un son, avec

mes trois amplis: un Vox, un Fender et un Bassman. Ça tient de l'envie de chercher. Tout ce que j'écoute, ce sont des mecs qui ont cherché. Que ça soit Eddie Cochran, Chuck Berry, ou Charlie Christian qui a mis de l'électrique dans du jazz, ou bien les Stooges: c'était nouveau! Hawkwind, le Velvet Underground, ce sont des gens qui ont cherché.

Marre des recettes déjà établies?

Pourquoi arrêter de chercher à un moment pour aller piocher? Comme les Hives ont été piocher dans les Sonics, ou comme Kravitz a été piller Hendrix... Il n'y a pas de raison! Pour moi, toutes ces musiques issues du rock vont mourir si on continue comme ça. À un moment, je me suis dit que ça ne m'intéressait plus. Ça n'a aucun sens. Tu vas le faire en moins bien! Une version wallonne 2016 de Motörhead? À 40 balais? Ben non! Donc, j'essaie de faire ma soupe, tout simplement. David, le bassiste du groupe, lui, vient du classique et du jazz. Ça me touche personnellement moins, mais avec sa connaissance théorique de la musique, il a réussi à améliorer les choses. Déplacer un accord, des petits trucs comme ça... Il y a 10% de théorie dans mes plans, mais franchement, c'est chouette: on cherche!

Vous vous retournez souvent sur votre parcours?

Récemment, j'ai réécouté tout ce que j'avais fait. Je me disais que c'était juste de l'énergie. Mais non, il y a aussi autre chose. À l'époque, je rêvais d'approfondir, mais eux voulaient rester dans la brutalité. Je trouvais ça dommage. Ici, j'ai réécouté quelques trucs de Hulk et des Anges que je trouvais vraiment bien. Surtout Les Anges: il y avait déjà une soupe interne. J'avais déjà envie d'incorporer du thérémine, du Farfisa, des sons de films d'horreur des années 50 dans du rock saignant. Mais les gens qui nous suivaient ne s'y sont pas retrouvés, on a perdu tout le monde en chemin.

La musique de film a toujours été omniprésente dans votre travail?

Oui, c'est ainsi que je fonctionne et ça fait partie de mon parcours. J'aime le pouvoir de ces mélodies et de ces arrangements qui peuvent évoquer des images. Avec quelques notes, un son, tu crées un paysage, une sensation... C'est excitant!

www.facebook.com/DMGtheband

RENCONTRE ROCK

Unik
Ubik

MAXIMUS COLORIS

En provenance de Tournai, une joyeuse troupe franco-belge vient de sortir sur le label carolo Rockerill Records son deuxième effort studio intitulé *Maximus Axis*. Rencontre avec deux des cinq protagonistes de ce projet aussi éclectique que savamment coloré.

DAVID SALOMONOWICZ



D.R.

Avec quelques remaniements au niveau du line-up et le souci de professionnaliser le projet pour ce nouveau disque, Unik Ubik livre ici neuf morceaux, tous issus d'un travail collectif dans l'écriture et l'enregistrement. Tout s'est passé au studio gantois Yellow Tape, sous la houlette du, lui aussi, très haut en couleurs ingéson Peter Vanderveire (qui a notamment enregistré avec The Glücks et Falling Man). Des couleurs, cet album en est infesté et pas que sur la superbe pochette signée par l'artiste flamand Brecht Evens, un illustrateur bien connu en nos contrées et auteur de nombreuses « bandes dessinées » (dernière en date, *Panthères*, Actes Sud en 2014). Des couleurs, oui ! L'opus est en effet un florilège des influences des cinq membres, ce qui donne pour résultat une véritable lasagne colorée de couches de jazz (fusion et free), de krautrock, de pulsions punk, avec ci-et-là un saupoudrage de musique afro et même un côté un peu, voire franchement, Gong. *On avait tendance à classer notre musique dans un registre balkanique ou festif style fanfare à la Kusturica parce qu'on a une section de cuivres. Mais on ne se voyait pas du tout comme cela,* décrit le guitariste Sébastien Delhaye. *Ça*

avait même plutôt tendance à nous énerver. Donc, on a décidé d'aller encore plus loin, avec cet album-ci, dans le côté Gong des années 60 et 70. Et c'est pour cela qu'on a choisi ce studio-là et cet arrangeur-là. Peter Vanderveire a une touche bien à lui et il sait mettre une vraie patate dans son son. Un enregistrement réalisé intégralement en analogique et revisité ensuite numériquement pour le mix par les doigts experts de Tommy Desmedt, un ingénieur du son bien connu dans le milieu, un picard lui aussi.

L'album s'ouvre sur *Maximum Delirium*, le morceau titulaire se veut le parfait ambassadeur du style maison : un roulement cyclique et progressif qui se termine bien souvent en un joyeux bordel appelant à la transe. Idem avec *Cab* dont le final rappelle la vague punk anglaise des années 80 et *Zenela* sur lequel le fufou Matthieu Ha (accordéoniste et notamment compositeur du projet Van Twolips) vient s'époumoner avec fracas. On traverse un univers étrange, sombre et arabisant sur *My Sisters on a Goat* avant les élans psychédéliques de *Panther* et de *Augurken In The Sea*. Un final destroy empli de cuivres à la *The National Anthem* de Radiohead vient clore la plage *Ludmium*. *On aime ce côté bor-*

délique, témoigne Tomas Raznor (bassiste du groupe). On traîne beaucoup dans un lieu à Tournai qui s'appelle le Water Moulin, un endroit où plein de projets touchant au free jazz et à des musiques plus expérimentales se produisent. On vient aussi, pour certains d'entre nous, d'une scène punk via nos anciens groupes ou via les projets parallèles sur lesquels on travaille, comme moi avec Spaguetta Orghasmmond. Du coup, notre musique prend encore une autre dimension en live, avec un appel à la transe hyper communicatif. On est même parfois étonnés de la dimension que ça prend et de l'énergie envoyée en retour par le public.

Le titre *Nénuphars*, en français dans le texte, est un poème de Verlaine ici décliné et revisité en version rock. L'instrumental *Petonk* vient joliment refermer cet album racé, intelligent et volontairement anticonformiste !

Unik Ubik
Maximus Axis
Rockerill Records





© Félix De Laet

RENCONTRE ELECTRO

Lost Frequencies

LA TRAJECTOIRE FOLLE

Bombardé nouveau phénomène de l'électro sur foi d'une poignée de tubes deep house hédonistes, le jeune DJ et producteur bruxellois sort son premier album *Less Is More* avec l'ambition de s'inscrire dans la durée.

LUC LORFÈVRE

A vingt-trois ans, le Bruxellois Felix De Laet, alias Lost Frequencies, possède un curriculum vitæ que peu d'artistes noir-jaune-rouge pourront revendiquer à la fin de leur carrière. Le garçon a joué devant 100.000 personnes à Sao Paulo lors de la dernière édition brésilienne du Tomorrowland qui s'est tenue au printemps dernier. Il été programmé à Rock Werchter, au très branchouille Coachella dans le désert californien, a enchaîné trois sold-out au Sportpaleis d'Anvers en première partie de Dimitri Vegas & Like Mike et a fait partie du line-up de la tournée itinérante du Lollapalooza. Il est aussi le premier Belge à avoir décroché un numéro 1 au hit-parade des singles en Angleterre avec sa chanson *Are You With Me*. C'était en mai 2015 et son exploit est passé complètement inaperçu en Belgique qui baignait alors en pleine folie Stromae. Et pourtant, c'est historique.

Aujourd'hui, le clip officiel d'*Are You with Me* dépasse les 198 millions de vues sur YouTube. Des plages thaïlandaises de Koh Phangan aux caves de Berlin, des spectacles de fin d'année à l'école maternelle de Morlanwelz aux afters-partys huppées de Los Angeles, cette scie a fait danser tout le monde. Et même les *haters* de Lost Frequencies, -élément indissociable de toute *success story* digne de ce nom-, se sont déjà surpris à la fredonner « à l'insu de leur plein gré » lorsqu'elle passait à la radio. Mais oui, rappelez-vous, c'est ce truc qui fait *I wanna dance by water 'neath the Mexican Sky...* L'histoire de ce tube hédoniste improbable résume à

elle seule le modus operandi de Felix De Laet. Une philosophie qui donne, du reste, son nom au premier album de Lost Frequencies : *Less Is More*. *J'avais toujours rêvé de créer un morceau simple avec une ligne électro minimaliste et une guitare acoustique, nous rappelle-t-il. Quand j'ai découvert sur Internet cette chanson d'Easton Corbijn, un obscur songwriter country californien, j'ai tout de suite kiffé. J'ai introduit les premières mesures dans mon laptop, j'ai bidouillé au casque et ça a donné la version que vous connaissez. De manière générale, j'aime aller à l'essentiel. J'adore le format pop. Dans le monde de l'électro, les dj's et producteurs ont tendance à proposer des tracks trop longs. Moi, au bout de trois minutes, j'en ai marre et j'ai envie de passer à autre chose. Ceci dit, quand je dis less is more (moins c'est plus -ndlr), ce n'est pas toujours évident. C'est plus difficile de faire un bon morceau de trois minutes*

que de mettre plein d'idées dans une chanson à tiroirs. Élaguer, aller à l'essentiel, isoler le gimmick qui va faire la différence, ce n'est pas toujours aisé, mais c'est ce qui me fascine.

HOMMAGE À BRUXELLES

Le premier album de cet ancien étudiant en sciences économiques de l'ULB compte seize titres. Aucun morceau ne s'étire au-delà de quatre minutes. On y retrouve ses trois hits lancés sur la Toile ces deux dernières années (*Are You With Me, Beautiful Life, Reality*). Plus loin, l'artiste rend hommage à sa ville de Bruxelles (*Funky'n Brussels*) et relit à sa manière *What Is Love*, le blockbuster d'Hadaway sorti en 1993. Oui, c'est l'année de la naissance de Felix. Dans leur forme, les chansons sont basées sur le même moule. Et c'est voulu. Seules les voix viennent apporter un peu de nuances à un disque dénué de tout



rythme agressif ou d'esquisse de rébellion. Ce n'est pas le genre de la maison. *Le plus beau compliment, je le dois à un fan qui a fait le commentaire suivant sur YouTube: Lost Frequencies, on ferme les yeux et on rêve. Pour moi, mes chansons sont comme des petits couchems de soleil, voire ces petites gouttes de pluie rafraîchissantes après une journée étouffante.*

DE BRITNEY À BREL

Rangée à ses débuts dans la catégorie « deep house », sa musique a eu d'ailleurs droit à sa propre étiquette. Lost Frequencies est à la base du mouvement « tropical house » qui a, on s'en doute, entraîné pas mal de suiveurs. *Tout le monde m'a toujours dit que j'avais réussi mon coup, que mon parcours était atypique, que j'étais un exemple. Ce n'est qu'avec le succès d'Are You With Me que je m'en suis rendu compte. Jusqu'alors, j'avais toujours cru faire les choses naturellement, lâche-t-il en rigolant. Passionné de musique (son groupe belge favori est Girls In Hawaii pour qui il aurait remixé des titres, mais on n'en saura pas plus), Felix a commencé à bricoler des morceaux tout seul comme un grand. Je faisais tout chez moi avec un laptop, un casque et un clavier MIDI. Je postais mes tracks sur YouTube et je me suis pris au jeu. Ce qui m'est arrivé ces derniers mois est incroyable mais maintenant je veux saisir la chance qui s'offre à moi. Les clics sur Internet, c'est complètement fou, mais ça reste abstrait. Faire le buzz avec un morceau, c'est grisant mais aussi éphémère. Une chanson sur YouTube, ça monte, ça descend et puis ça disparaît. Un album, par contre, ça reste. C'est aussi une tranche de vie. Je peux raconter une histoire, affirmer mon identité. Sur Less Is More, j'ai remis les titres qui m'ont fait connaître car je suis très fier de ça, mais je montre aussi d'autres facettes. Mon travail s'est aussi professionnalisé. Quand j'ai commencé à travailler sur cet album, ça parlait un peu dans tous les sens. Dès que j'avais un peu de temps libre, j'en profitais pour bosser sur mon disque: dans ma loge avant de donner un DJ set, dans un aéroport entre deux avions. Et puis très vite, je me suis rendu compte qu'un tel format nécessitait de la concentration et de l'investissement.*

Comme sur scène où il n'a pas peur de jouer des titres qui pourraient sonner ringards auprès de l'intelligentsia électro (le *Baby One More Time* de Britney mais aussi un sample de *Ne me quitte pas* de Jacques Brel), Felix n'essaye pas de révolutionner la musique avec *Less Is More*. Mais comme le disait justement le grand Jacques, *le talent, c'est avoir l'envie de faire quelque chose*. Et dans son style, Lost Frequencies le fait très bien. Et ça, même les gardiens du temple ne pourront pas lui reprocher...

www.lostfrequencies.com



Vénézuélien né à Francfort, Ernesto González bourlingue depuis toujours. Fils d'un ingénieur en pétrochimie, il a connu Caracas et le Texas avant d'atterrir sur le pavé bruxellois. C'était en 2003. Aujourd'hui âgé de 28 ans, le multi-instrumentiste se profile comme un citoyen du monde. *Se définir sur base d'un territoire, c'est une illusion. Je n'entretiens aucune fibre nationaliste, explique-t-il en arrachant quelques brins d'herbe dans son jardin. Après treize ans passés en Belgique, je reste un électron libre. Au Venezuela, mes amis m'appellent « Le Nordique ». Ici, les copains me surnomment « Le Mexicain ». Avant, ces paradoxes me troublaient. Maintenant, je me sens chez moi partout. Ma vision de la planète ne s'arrête pas aux frontières. Je perçois l'univers comme un flux, en métamorphose continue. En débarquant dans la capitale, le garçon découvre Le Bonheur, un petit disquaire installé au bout de la rue Antoine Dansaert. Ce magasin n'existe plus, mais je l'adorais. On y trouvait K7, CDR, vinyles, CD's... Je passais des journées à discuter avec le patron. J'étais jeune, j'avais soif d'apprendre. Dans la musique, j'ai toujours adoré les trucs étranges, tout ce qui sort un peu de la norme. D'ailleurs, tout a basculé le jour où un camarade m'a initié aux plaisirs du krautrock. Les écoutes de Tangerine Dream, Harmonia, Cluster ou Amon Düül ont complètement bouleversé ma perception de la musique. Dès 2007, l'artiste enfile sa blouse de Bear Bones, Lay Low. Pour l'occasion, il module l'anatomie électronique dans un bloc opératoire dépourvu de stérilisateur. Un moment, Ernesto González prend part aux rituels psychédéliques orchestrés par le collectif Silvester Anfang. À la séparation de la formation, en 2012, il se démultiplie pour donner vie à de nombreuses entités: Maître Fous (Un projet psyché avec les musiciens du groupe France), Viper Pit (Un trio dans lequel je hurle en jouant de la guitare. C'est punk, rapide, ultra violet. Trop bien), Tav Exotic (Un duo qui revisite l'électro psychédélique) ou Yader (Un groupe imaginé avec des copains italiens autour*

RENCONTRE ELECTRO

Bear Bones, Lay Low

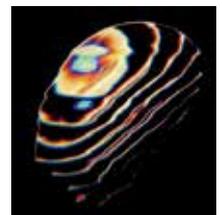
VERS LA LUMIÈRE

Globe-trotter illuminé, laborantin expérimenté, Ernesto González s'affaire derrière les machines du projet Bear Bones, Lay Low. Avec l'album *Hacia La Luz*, le garçon guide la musique électronique vers des lueurs psychédéliques et autres sons mutants, toujours plus éclairants.

NICOLAS ALSTEEN

de sons électroniques abstraits). Je prends souvent les choses comme elles viennent. À travers mes différentes collaborations, je cherche à créer d'autres sons. Au fil du temps, et assez naturellement, certains projets prennent plus de place dans ma vie. Pour l'instant, Ernesto concentre toute son énergie sur Hacia La Luz, nouvelle sortie de Bear Bones, Lay Low. Enregistré lors d'une résidence de deux semaines aux Ateliers Claus, l'album diffuse cinq faisceaux synthétiques: des morceaux solaires, incandescents et répétitifs. J'ai conçu ce disque autour du thème de la lumière. Dans mon esprit, la musique reflète ici un mouvement d'élévation. Depuis toujours, l'esthétique psychédélique vibre au cœur des improvisations de Bear Bones, Lay Low. Ça traduit mon besoin de m'évader de la réalité, de voyager par la pensée. Dans ma production, le drone occupe également une place essentielle. L'utilisation de bourdons est récurrente. Mais, heureusement, pas de quoi foutre le cafard. Dans son genre, Hacia La Luz s'avère même un excellent remède contre le spleen: un véritable puits de lumière.

Bear Bones, Lay Low
Hacia La Luz
Juno Records



RENCONTRE CONTEMPORAIN

Guy Danel

UNE PENSÉE DURABLE DE LA PRÉSENCE MUSICALE

La Maison des Cultures de Molenbeek-Saint-Jean est une immense ruche bourdonnante de créativité : ateliers de théâtre par ici, sculpteur en action dans la cour, répétition d'une conteuse dans la salle de spectacles, exposition photographique dans les couloirs pour les 10 ans du lieu, techniciens lumière à l'ouvrage... C'est dans ce va-et-vient jovial et fécond que Catherine et Guy Danel ont installé une partie des activités de leur association, Chamber Music for Europe¹, qui depuis 2012, aide les jeunes quatuors et trios à clavier à concevoir des projets, leur offre une salle de répétition, trouve des lieux de concert dans les villes et villages décentrés... en un mot redéfinit le sens de l'échange au cœur du partage musical.

ISABELLE FRANÇAIX



© Laurent Wargeméz

Le concert pour quatre quatuors à cordes, prévu le 17 novembre 2016 à l'Église protestante de Bruxelles dans le cadre d'Ars Musica, concrétise cet idéal avec une belle et excitante audace ! Les quatuors Amôn, Donnacorda, MP4 et Zerkalo interpréteront chacun un des quatre quatuors de Toshio Hosokawa, puis ils joueront ensemble *Towards silence*, de John Tavener et assumeront la création de *Perspectives*, commandée pour l'occasion à la compositrice brugeoise Annelies Van Parys.

Guy Danel : Ces quatre formations, comme tous les ensembles partenaires de Chamber Music for Europe, travaillent dans une énergie de corporation et de convivialité qui s'affranchit de tout esprit de concurrence. Un quatuor exige une alchimie extraordinaire. Les seules répétitions n'y suffiraient pas : les musiciens doivent apprendre à se connaître, sortir ensemble, partager des repas, faire la fête... Certes, c'est un petit orchestre extrêmement mobile au répertoire illimité, mais il lui faut « s'épaissir », prendre corps, et cela autant dans la vie que sur scène. Si l'un de ses membres est remplacé, le quatuor doit pouvoir s'adapter et, comme un arbre auquel on a coupé une branche, se développer diffé-

remment. Surmonter ses fragilités de manière organique.

Rassembler quatre quatuors doit démultiplier la complexité d'un équilibre musical aussi précis... Y a-t-il beaucoup de pièces pour une telle configuration ?

Nous avons fait jouer en 2014 une pièce amusante du Hollandais Johannes van Bree (1801-1857). *Towards silence* (2009) de John Tavener est une méditation sur les quatre états de l'Être et de la Mort selon l'hindouisme, inspirée par un texte de René Guénon. À travers les perceptions de l'éveil, du rêve, puis du sommeil profond, Tavener (décédé en novembre 2013) envisage l'expérience de la mort dont il devine l'approche. La partition d'Annelies Van Parys, *Perspectives pour 4 quatuors à cordes*, nous réserve une surprise : son univers d'une énergie singulière est intensément secret.

Peut-on identifier les quatre quatuors en question ?

Exercice difficile, surtout en quelques mots : je me demande s'ils se reconnaîtront... MP4, entreprenant, sérieux et inspiré se met au service des répertoires contemporains en prenant des risques, sans délaisser les classiques. Il a récemment joué une très belle *Jeune Fille et la Mort* et un *op. 131* très abouti !

Amôn se développe avec une poésie pleine de charme et de spontanéité. Leur collaboration avec Ars Musica il y a deux ans a été un franc succès. Les quatre fonceurs de Zerkalo ont la gourmandise d'un quatuor qui n'a que deux ans et demi. Ils découvrent, réfléchissent, aiment le travail avec les compositeurs (Hosokawa Widmann, Sciarrino) et la rencontre enthousiaste avec différents publics, des écoles aux maisons de retraite en passant par les salles de concert. Donnacorda a déjà enregistré deux disques. Ces jeunes femmes complètent leur quotidien traditionnel de musiciennes pour vivre le quatuor comme un jardin secret et une fête débordante d'énergie.

Comment se sont-ils réparti les quatuors d'Hosokawa ?

Kalligraphie est une pièce très condensée que Zerkalo a fini par inscrire à son répertoire. Amôn s'est spontanément approprié *Landscape I*, plus abstraite. *Blossoming*, qui évoque l'éclosion du nénuphar le matin, convient bien à Donnacorda. MP4 jouera *Silent flowers* consacré à l'ikebana, ce moment de grâce, beau et violent, où s'épanouit la fleur que l'on coupe. La répartition aurait pu se faire différemment à d'autres moments... Le monde de la musique encourage généralement les qua-

tuors à se particulariser pour se placer, dénicher opportunités et réussite avec rapidité. Cependant, leurs objectifs sont communs et ils doivent surmonter les mêmes difficultés: s'ils se rassemblent et s'épaulent, ils participent à une diffusion plus originale et plus forte de la musique. Ils peuvent à trois ou quatre proposer l'intégrale d'un compositeur au public d'une seule salle: Hosokawa, certes, mais aussi Schubert, Schumann... Je rêve parfois d'une intégrale Haydn à Bruxelles, peut-être en faisant participer aussi les nouveaux venus comme Akhtamar, Madera... Et les trios, tels qu'Egmont, Esprit, Spilliaert... C'est tout à fait envisageable et enrichissant. Cela repose l'idée initiale de corporation, voire de la guilde du Moyen Âge qui développait un savoir-faire et sa transmission. Il n'est pas si facile, pour parler de nos compositeurs belges francophones, de jouer Jean-Luc Fafchamps ou Benoît Mernier. Pourtant, c'est un apprentissage, un travail magnifique et ambitieux facilité par l'accompagnement et le partage de nos expériences.

Peut-on parler d'un supplément d'âme à la carrière de musicien ?

C'est en tout cas un projet qui nous tient à cœur et dans lequel s'inscrit un concert comme celui du 17 novembre. Nous avons lancé un cycle «Musiques de chambre et territoires» difficile à implanter sur une superficie comme celle de la Belgique où la densité des populations encourage une centralisation des publics. Néanmoins, nous nous déployons au Karreveld et de là nous nous aventurons à Court-Saint-Étienne; nous tentons de démultiplier les lieux, comme par exemple une coopérative de vente de produits locaux, sans oublier la série *Pas Si Classique* à la Maison des Musiques. Nous rejoignons les traditions du jazz, touchons avec simplicité un public décentralisé parfois peu nombreux mais réellement intéressé. Nous pensons circuit-court et durable. Nous avons un laboratoire d'essai en Poitou où nous parvenons à créer des semaines de résidence pour un quatuor. C'est actuellement le tour de Zerkalo, après Amôn dans un premier temps. J'ai toujours voulu maintenir un équilibre entre ma pratique de la musique et la mission qu'elle implique. Tant envers les différents publics que les jeunes musiciens. Il est très important culturellement que les quatuors considèrent leur rôle dans la société civile où ils contribuent à bâtir le monde de demain.

1. Chamber Music for Europe est installée à la Maison des Musiques, rue Lebeau 39 à 1000 Bruxelles

www.chambermusicforeurope.org



Cette commande de Bruno Letort pour *Ars Musica* 2016, *Le pays du Sonore Levant*, m'a donné envie d'ouvrir ce livre que m'avait conseillé le libraire de Ptyx (près de la place Flagey à Bruxelles - ndlr). Comme je connais peu la musique japonaise, j'ai évité toute référence à des instruments traditionnels et me suis davantage inspiré de la littérature et de l'architecture de ce pays énigmatique. Le convoi de l'eau floute les frontières entre les espaces industriels et naturels, dans une ambiance moite et poisseuse que j'ai souhaité retranscrire à la limite de la dissonance, sans jamais y sombrer. J'aime faire évoluer l'écoute de l'auditeur de manière progressive. Si en général, mes structures sont très claires, j'ai tenté ici de superposer des matières sonores dont la source devient non identifiable, afin que ces différentes couches génèrent un certain trouble.

À quels instruments avez-vous fait appel ?

La pièce est uniquement électroacoustique et se présentera comme telle en concert, diffusée en stéréo sur un acousmonium d'une trentaine de hauts-parleurs. C'est assez classique en ce domaine: le son spatialisé ne sera pas manipulé en temps réel.

Comment travaillez-vous les sons ?

J'ai utilisé des sons synthétiques que l'on n'identifie pas vraiment, doux et troubles. Certains flux s'apparentent au vent ou à l'écoulement de l'eau, mais ils sont entièrement fabriqués et nullement réels. Les créer me permet de contrôler plus précisément la couleur et la texture. Au fil des ans, ma bibliothèque sonore augmente... et mes sessions de travail me perdent systématiquement dans une multitude de sons. Ce qui oriente forcément ma composition. Je m'étais promis de faire de *K44* une pièce épurée, minimale et limpide... et je me retrouve avec un bazar innommable! C'est de

RENCONTRE CONTEMPORAIN

Loup Mormont

SE PERDRE AU PAYS DU SONORE LEVANT

Ni Japonais ni japonisant, Loup Mormont, électroacousticien belge et ancien élève d'Annette Vande Gorne, rêve le paysage sonore du roman d'Akira Yoshimura, *Le convoi de l'eau* (2009). Une équipe d'ouvriers construit en haute montagne l'énorme barrage K44 qui détruira un village ancestral perdu dans la brume. Cette rencontre sauvage entre un chantier implacable et les forces telluriques de la nature répond à la fascination du jeune compositeur pour les espaces hybrides où s'affrontent organique et mécanique.

ISABELLE FRANÇAIX

l'obligation de trier que naît ma musique. Je ne conseillerais pas cette méthode de travail, mais je ne sais pas faire autrement. Je trouve une ligne dans le chaos.

Dans quelle mesure le livre de Yoshimura vous a-t-il influencé ?

Je n'ai pas tenté de suivre fidèlement la structure du roman. Même si je l'avais décidé, mes bonnes résolutions tombent toujours à l'eau après deux semaines d'écriture. Je m'autorise à me perdre pour avoir la surprise de l'endroit où j'arrive. J'ai même parfois l'étrange sensation de me faire manipuler par les sons plus que de les manipuler moi-même, comme s'ils décidaient à ma place.

K44 pour électroacoustique sera présenté dans le cadre du festival Ars Musica 2016 lors de la soirée Présences électroniques Brussels aux Halles de Schaerbeek, le 17 novembre

www.arsmusica.be

TRAJECTOIRE

Elzo Durt



Ambassadeur d'un graphisme rock'n'roll et décadent, Elzo Durt imprime ses collages acidulés dans les pages de grands quotidiens français (Le Monde, Libération), sur des planches de skate et autres textiles tamponnés d'un gros croco ou d'un petit b. Parfois trash, toujours flash, son travail colore les pochettes de nombreux albums belges (Le Prince Harry, The Sore Losers) et internationaux (Thee Oh Sees, La Femme).

Proche collaborateur de la maison de disques Born Bad (Magnetix, Frustration), patron du label Teenage Menopause (J.C. Satàn, Jessica 93, Chocolat), organisateur de concerts légendaires et de fêtes fantastiques, Elzo Durt n'a qu'une vie. Ou plusieurs. Tout dépend du point de vue...

NICOLAS ALSTEEN

LE FABULEUX DESTIN D'UN PUNK SANS CHIEN

Rose pétant, vert explosif ou rouge vif: le style a ses couleurs. Entre fresques psychédéliques, allusions cosmiques, affiches de propagande et gravures d'anatomie, les collages numériques d'Elzo Durt ont envahi l'espace public bruxellois avant de partir à la conquête du monde. Sur un skateboard ou une pochette d'album, via un T-shirt ou une exposition, par le biais d'une affiche ou dans les pages d'un magazine. Qu'importe le mode de transport, l'artiste s'exporte. Né le 19 avril 1980 à Etterbeek, le garçon a toujours vécu autour des étangs de Flagey. Fils d'un architecte et d'une férue de culture, le petit Elzo grandit ainsi au bord de l'eau, au fil des expos. Il découvre la réalité au cinéma et apprend à danser dans les salles de concert. *La collection de disques de mon père a éveillé ma curiosité musicale, retrace-t-il. Il possédait l'intégrale des Ramones et faisait tourner The Damned à fond de balles sur la platine. À 67 ans, il est encore dans le coup. Récemment, il s'est d'ailleurs payé une triple fracture dans un pogo.* Après un parcours primaire sans histoire, Elzo découvre les études secondaires à l'Athénée Charles Janssens. *Au bout de deux ans, je me suis fait virer pour absence d'hygiène corporelle. Je me lavais tous les jours, mais j'avais pris l'habitude d'initier des batailles de brosse à chiottes. Ça s'est mal terminé...* Dans la foulée, le garçon dégote une place sur les bancs de l'Institut Sainte-Marie, bahut spécialisé en arts visuels et expression plastiques. À 19 ans, il entame des études de graphisme à l'ERG (École de Recherche Graphique). *Au début, c'était assez déstabilisant parce que, techniquement, je suis limité. Je n'aime pas ma façon de dessiner. Gra-*

piquement, ça impliquait de développer d'autres modes d'expression. J'ai mis un moment avant de m'affirmer à travers les collages. Mon travail de fin d'études tournait autour de la scène underground bruxelloise. En cherchant un endroit où le présenter, j'ai rencontré les gestionnaires de Recyclart. Avec leur accord, j'ai organisé deux grosses soirées et retapissé tous les couloirs de l'ancienne gare. Cet épisode marque le début d'une belle collaboration. À partir de 2004, Elzo Durt gère en effet l'identité graphique de la salle. Et, assez naturellement, on m'a proposé de prendre mes quartiers là-bas, dans un espace transformé en atelier. De fil en aiguille, c'est devenu une petite galerie baptisée Plin Tub'. Dans le même temps, le jeune illustrateur devient directeur artistique du Voxer. Dans ce magazine, aujourd'hui disparu, l'esthétique était très hip-hop. J'ai vraiment fait glisser les illustrations vers la scène punk. J'en profitais pour inviter les artistes présentés dans la publication à venir exposer dans ma galerie. Grâce à ça, des portes se sont ouvertes, notamment chez Carhartt. Séduite par la touche Elzo, la marque lui offre d'ailleurs l'opportunité d'exposer ses créations à travers son réseau européen. De Londres à Berlin, l'artiste gagne du terrain. À ce jour, il affiche plus de cent cinquante expositions au compteur.

TY SEGALL, THEE OH SEES ET LA FEMME

Assez vite, le graphiste expose également son savoir-faire sur des pochettes de disque. La première, c'était pour une compilation éditée par le label Bomcrash. Et puis, il y a eu un album pour Les Anges aussi. En 2006, le Belge fait une rencontre déterminante avec Jean-Baptiste Guillot, alias JB Wizz, patron du label français Born Bad Records. Il avait aperçu mes collages sur internet. De passage à Bruxelles avec un de ses groupes, il avait insisté pour que je réalise l'affiche de la soirée. C'est là qu'on s'est vu pour la première fois. Depuis, Elzo Durt multiplie les pochettes pour le label et participe activement à définir la charte graphique de la structure. JB et moi, c'est l'entente parfaite. Nous sommes des confidents. Il m'a ouvert l'esprit, montré comment être éclectique sans vendre mon âme au diable. Je lui dois beaucoup. Il a énormément partagé mon travail. Grâce à lui, j'ai bossé pour agnès b., Lacoste, Le Monde, Libé, Psychologie Magazine, ... Parallèlement à ces activités, Elzo conçoit les affiches de nombreuses soirées, parfois chics, souvent dévergondées. Ça reste un bon exercice. Tu n'es pas forcément payé. Mais tu es d'office invité à boire des verres gratos. Le travail en troc, c'est quelque chose que je pratique encore. Gagner ma vie, c'est une chose. Faire des trucs qui me plaisent, c'est essentiel. Dans l'esprit des gens, je suis plein aux as.

Mais c'est faux. Partant du principe que je mets près de vingt heures pour réaliser une image, je suis régulièrement fauché.

Pour l'anecdote et la belle histoire du rock, Elzo Durt est le premier à inviter le guitariste Ty Segall à Bruxelles. J'ai toujours organisé des manifestations festives. J'ai longtemps mouillé le maillot dans la mise en place des raves et autres free parties du collectif Enjoy Apocalypse. Organiser ces événements, ça correspond avant tout à l'envie de vivre la fête comme je l'entends. À fond les pistons. Tout le monde doit y trouver son plaisir.

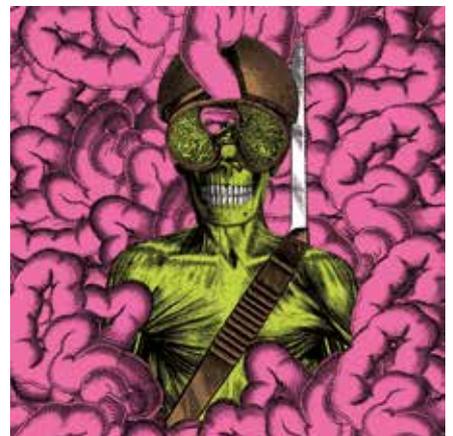
Début 2011, Elzo Durt tire le gros lot en signant un blason pour Thee Oh Sees. Les seigneurs de la scène rock-garage font appel à ses services pour illustrer l'album Carrion Crawler / The Dream. J'exposais à Dijon au moment du passage du groupe américain. John Dwyer, le leader de la formation, est venu macheter une dizaine d'affiches. Dans le tas, il pointe une sérigraphie et m'annonce, sourire en coin, qu'elle sera sur la pochette de son prochain disque. Trois semaines plus tard, un message de John Dwyer tombe dans ma boîte mail : Où est ma pochette ? Illustrer un album de Thee Oh Sees, c'est un rêve un peu fou. Après, j'imaginai me faire un peu de sous. Au final, j'ai été défrayé en vinyles. Vingt au total. Quand on sait que Carrion Crawler / The Dream s'est écoulé par brouettes, c'est quand même un peu gênant... Mais bon, dans tous les cas, je l'aurais fait. Même si j'avais dû payer pour cela... En 2013, via Born Bad, Elzo réalise la pochette de Psycho Tropical Berlin, un disque signé par La Femme. Cette illustration marque un tournant dans mon approche. À partir de là, je ne cherche plus nécessairement à m'exprimer dans l'agressivité. Avant, la violence était une constante dans mon travail. Désormais, je ne me sens plus obligé de passer par cette case outrancière.

LABEL, GRAPHISME ET JETS PRIVÉS

En marge de ses illustrations, Elzo Durt s'affaire également à la tête du label Teenage Menopause, entité franco-belge initiée en compagnie de François Aptel, alias Froos. Au départ, j'imaginai enregistrer un 45 tours avec chaque groupe que j'invitais en concert à Bruxelles. Un week-end, à Paris, j'aborde ce projet avec mon pote Froos. Il trouve l'idée intéressante. Deux ou trois verres plus tard, on se retrouve en compagnie des musiciens du groupe français Catholic Spray. À la fin de la soirée, nous avons conclu un deal avec eux : enregistrer un album sur notre futur label. Teenage Menopause est né sur la base de cet engagement foireux. Nous essayons de publier quatre albums par an. Ce n'est pas évident. À côté du label, nous avons tous les deux un emploi du temps (sur)chargé. Quand il ne sort pas des disques, Froose monte des jets privés. Il est technicien aéronautique.

Le rock occupe ainsi une place essentielle dans la vie d'Elzo. Je travaille toujours avec de la musique en fond sonore. Certains jours, rien ne m'excite. Dans ces cas-là, je suis dans l'indécision totale. Je suis paumé et, par extension, ma production s'en ressent... Quand je me réveille du bon pied, je fourmille d'idées et j'aime tous les vinyles qui tournent sur ma platine. Hyper-productif, Elzo vient d'achever la pochette du nouveau Da Silva et le visuel d'un album célébrant une collaboration inédite entre Cheveu et Group Doueh. Si on doit résumer, mon boulot ressemble à celui d'un DJ. Je travaille sur la base d'échantillons que je mixe avec d'autres éléments, souvent chipés dans des magazines ou des livres d'anatomie. Je crée donc des illus en revisitant celles des autres. En ce sens, je suis un peu au graphisme ce que DJ Shadow est à l'électronique. Tout simplement...

www.elzodurt.com

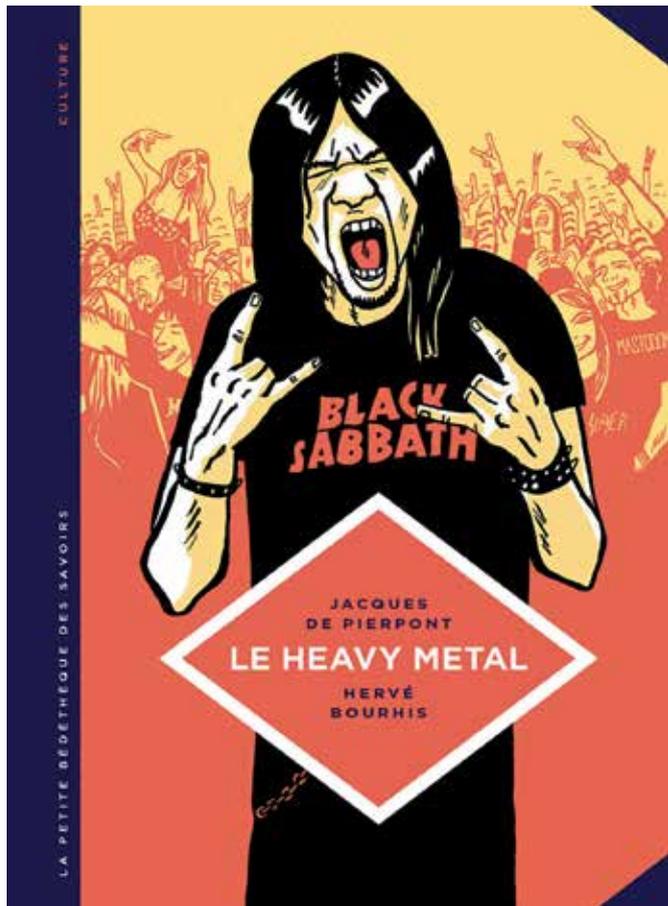


ZOOM

La Belgique par le versant metal

Dans *La Petite Bédéthèque Des Savoirs*, au Lombard, le volume 4 consacré au heavy metal est écrit par Jacques de Pierpont et dessiné par Hervé Bourhis. S'il devait se lancer dans une version belgo-belge de cet excellent ouvrage en blanc, rouge et noir, Pompon remplacerait le fan hurleur de la couverture – cornes avec les doigts et t-shirt de Black Sabbath – par... Channel Zero !

DIDIER STIERS



videmment ! C'est le groupe le plus populaire en Belgique, et sans doute le seul qui a vraiment été populaire. La preuve, c'est qu'ils se reforment *x* années après et font six Ancienne Belgique. En même temps, on touche là un peu au « drame national », qui n'est d'ailleurs, précise notre interlocuteur, pas propre qu'au metal : faire six AB, ou un Forest National comme Machiavel en son temps, ne veut pas encore dire charrette à l'exportation ! Tu restes coincé sur ton territoire minuscule, coupé en deux qui plus est. Enfin, dans le cas de Channel, la question ne se posait pas puisque le groupe est « multi belge » : il y a des francophones mais le chanteur est flamand, et donc les portes au nord s'ouvrent. Il rit...

Pour partie, le tableau que brosse Pompon de « notre heavy metal » fait assez catalogue d'artistes maudits. Depuis les origines, quasiment. D'autre part, combien de fois n'a-t-on pas entendu, – il y a 20 ou 30 ans de ça – qu'être ici un groupe du genre était l'exact opposé de la Wallonie qui gagne ? Entre deux plans à la Anvil...

À L'IMAGE DE MAIDEN ET COMPAGNIE

Les Seventies ? Il n'y a alors pas vraiment de hard rock belge. En tout cas, l'équivalent d'un Judas Priest, d'un REO Speedwagon ou d'un Blue Öyster Cult. On est plus tenté par la pop, voire tout ce qui est prog. Au début des années 80, la new wave of british heavy metal, la NWOBHM, celle des Maiden, Def Leppard, Saxon et compagnie, le power metal allemand d'Accept et consorts, ainsi que l'émergence du thrash vont modifier la donne. Vers 83, 84, on relève quelques chouettes groupes, mais qui souvent ont donné un album ou un maxi et puis se sont éteints.

Ces étoiles filantes s'appellent Cyclone, à Vilvorde (C'est presque Bruxelles !), dont le premier album, *Brutal destruction*, sort sur Roadrunner, label alors en devenir. Autre astre électrique : Sixty Nine, un LP et puis s'en va. Bien sûr, Sixty Nine a une descendance.

Pour partie Channel Zero (par le défunt Phil Baheux - ndlr) et pour partie Deviate au rayon hardcore (par Danny Mouethwil - ndlr).

À Liège, les années 80 sont aussi celles de FN Guns. Vingt ans et des poussières de carrière – une longévité impressionnante –, six albums, trois EP's. Mais plus nombreux sont les éphémères : *Dream Machine*, qui joue du space thrash. Imagine un croisement entre Metallica et Hawkwind ! Les Bruxellois de Ritual, qui font du doom et sortent un seul EP en 86... Grosse cote, entre parenthèses, pour ce disque pressé à 500 exemplaires dont les 250 premiers ont été jetés pour cause de défaut !

De Verviers, *Asphyxia* bénéficie d'un début de notoriété en Allemagne et même en Flandre puisque leur album est sorti sur le label Rumble d'Anvers. En outre, *Exit : Reality* est une des premières productions d'André Gielen : Il a produit les premiers albums de Channel Zero, Deviate, la nouvelle scène metal française des Lofofora, No One Is Innocent, Mass Hysteria... Ancient Rites apparaît en 89, lançant le pagan metal en Belgique. À Mons, Drakkar (brièvement reformé en 2012) promet puis vérifie la litanie : manque de moyens, de soutien, de structures...

GÉNÉRATION HARDCORE

Channel Zero et Deviate sont quasiment contemporains. Nous sommes alors au début des années 90, et on ne sait pas trop ce qu'est le hardcore, chez nous. Donc on voit Deviate comme un groupe metal, et il va plaire à ceux qui aiment ce qui tape plus dur, tandis que ceux qui préfèrent un heavy metal plus mélodique vont accrocher à Channel Zero. Grosse différence : Deviate tombe pile, à l'époque de l'émergence généralisée du hardcore : Sans même le vouloir, ils ont été intronisés chefs de file du hardcore européen, ce qui leur a ouvert la voie jusqu'au Japon. Après Deviate, dans la même mouvance, arrivent les Arkangel, Length Of Time...

Les Nineties accoucheront, dixit Pompon, du seul groupe de black metal wallon à pouvoir se vanter d'avoir fait 150 concerts en Flandre : Enthroned. Aujourd'hui encore, il a toujours une solide réputation en Allemagne, en Europe Centrale... Et les premiers albums ont aussi été produits par André Gielen ! Les Liégeois de Hiatus constituent aussi un cas particulier. On est là entre l'esprit punk et le speed metal assez abrasif avec des structures très chahutées, comme s'ils adoraient le noise rock. Au départ, dès qu'ils ont trois, quatre morceaux, ils sortent des cassettes à compte d'auteur et ont l'intelligence d'en envoyer quelques-unes aux États-Unis... En 93, bingo, un album et une compile sortent aux USA !

Dans la foulée du néo metal naissant – Korn et les autres –, les Semitones s'affichent déjà à Bruxelles, dirigés par un guitariste virtuose, Alexis Hendrickse, qui va devenir un des piliers du Magasin 4 première époque. Run-amuck, Keaton, Magellan Dream, Skeptical Minds, The Breath Of Life, Janet Adkins, Nervous Chillin' et autre Set The Tone ont eux aussi des accointances plus ou moins évidentes avec ce « rock dur ». N'empêche : Dans la partie francophone du pays, au milieu des années 90, c'est le hardcore qui domine. Le heavy metal des années 80, pour la nouvelle génération, c'est déjà un truc de vieux. Le metal de ceux qui ont 15 ans en 95, c'est le hardcore !



VERS D'AUTRES FRONTIÈRES

Si les noms abondent, le « metal belge » n'est pas un mouvement pour autant. Le problème, relève Jacques de Pierpont, c'est qu'il n'y a pas eu un groupe comme Front 242, auteur de quelque chose de tellement novateur qu'il aurait tout balayé. En clair, chacun peut être rattaché à un courant existant. Et le Bruxellois passe la frontière linguistique plus facilement que le Wallon. Dans la presse spécialisée n'existent le plus souvent que des rubriques. Celle de Patchouli dans le magazine Rock This Town, par exemple. Intitulée... à la Patchouli : *Rock Dix Tonnes!* Et côté scène ? La première initiative qui a duré et dure toujours, c'est le festival de Bernard Hemblenne à Bomal-sur-Ourthe, le Durbuy Rock, qui a en outre son concours. À Méan, dans la commune d'Havelange, on célèbre tous les ans le black et le death metal. À Dour, la Cannibal Stage fait son office quatre jours durant. Le Magasin 4 et le Rock Classic Bar à Bruxelles, l'Atelier Rock à Huy et L'Entrepôt à Arlon jouent eux aussi la note dure.

Aujourd'hui, le coup de pouce que peut donner un concours comme Loud renvoie à notre époque de brassage. Au 21^e siècle, où commence et où s'arrête le metal, se demande Pompon ? Post-metal, que K-Branding ou Pneumatic Head Compressor ? Et on n'a pas encore débattu du heavy rock de La Muerte, ou de son influence hors du pays ! Un pays où, au sud en tout cas, on parle plus de survivants (Enthroned, donc) que de véritable relève. À moins que, avec Komah... Ils ont l'intelligence de s'ouvrir à des collaborations venues d'autres horizons (Saul, Bruce Ellison - ndlr). Et sont les seuls à être déjà arrivés à un certain niveau de pérennité.

Jacques de Pierpont & Hervé Bourhis, *Le Heavy Metal*, coll. La Petite Bédéthèque Des Savoirs, Le Lombard

ZOOM

On a Toots quelque chose de Toots



© Christian Delbecq

Après avoir marqué la musique du XX^e siècle de son empreinte, Toots Thielemans disparaissait le 22 août dernier. Disparaissait ? Une fois la première vague d'émotion passée, la belle unanimité dont font l'objet tant l'artiste que l'homme ne se fendille même pas. Parmi les centaines de musiciens qui l'ont accompagné ou suivi, en voici cinq qui, d'une même voix, se prononcent sur la postérité d'un des Belges les plus internationaux et attachants.

DOMINIQUE SIMONET

out à l'heure, j'écoutais encore le morceau qu'il a enregistré pour le métro bruxellois, qui s'appelle tout simplement Metro. Il joue de la guitare et il siffle. C'est très populaire et très bien fait. C'est incroyable comme il joue! Quand ça vient d'un Philip Catherine, évidemment... Lui et Toots Thielemans ont souvent joué ensemble, comme deux solistes, en toute complicité.

Je connaissais Toots, j'allais le voir au Pol's (1), se rappelle Bruno Castellucci, batteur. Quand on m'a téléphoné à 9 heures du matin pour me dire que je jouais avec lui, j'ai cru que c'était une blague. C'était en 1972, un midi, Place de la Monnaie à Bruxelles. Après le premier morceau, il s'est retourné et il m'a dit: Welcome aboard. Bruno Castellucci accompagnera Toots durant 42 ans.

Tous les harmonicistes au monde sont influencés par Toots, dit Philip Catherine. Olivier Ker Ourio (Réunion/France), Jean-Jacques Milteau (France), Gabriel Grossi et Mauricio Einhorn (Brésil), Howard Levy (États-Unis), Grégoire Maret (Suisse), Olivier Poumay (Belgique), ils ne sont pas légion à s'adonner à l'orgue à bouche, comme l'on dit en Amérique. C'est difficile de sortir de l'empreinte de Toots et sa façon de faire sonner les notes quand on joue de l'harmonica. Cela va être un héritage difficile pour tous ceux qui en jouent, constate Bruno Castellucci. Directeur de la Maison du Jazz à Liège et pianiste, Jean-Pol Schroeder abonde dans ce sens: Beaucoup d'harmonicistes se définissent en disant se démarquer du modèle qui est devenu absolu en matière d'harmonica.

UNE INSPIRATION POUR TOUS

Référence à l'harmonica, Toots Thielemans est surtout considéré par les musiciens comme l'un des plus grands de leurs pairs: Sa musicalité doit être une inspiration pour n'importe quel musicien, estime Philip Catherine. C'était l'un des rares à savoir interpréter une mélodie en lui donnant une âme, renchérit Bruno Castellucci. Sans esbroufe: Il m'a appris à jouer le morceau dans lequel on se trouve, dit encore le batteur, à ne pas essayer de montrer ce dont on est capable de faire, mais faire ce qui est nécessaire pour le morceau. Toots m'a montré, même sans le dire, la voie de la simplicité et, pour jouer simplement, il faut savoir jouer compliqué, avec beaucoup de technique. Et quand quelqu'un faisait le malin, il disait: On l'entend bien, hein!

Celle-là que relève le saxophoniste Manuel Hermia, qui n'a jamais joué avec Toots. Même s'il l'a peu côtoyé, il retient de lui qu'il était très habité par la musique: Je l'ai entendu dire je suis toujours en train, j'ai toujours une grille d'accords qui me tombe dans la tête. En jazz, le processus d'improvisation se base sur des canevas harmoniques, et c'est à force de les travailler qu'on trouve la liberté. Lui, ce n'était pas à force d'étudier. Même quand il avait l'air de ne rien faire, il faisait de la musique!



UN INSTRUMENT POUR SORTIR DU LOT

L'harmonica était bien sûr une arme à double tranchant. Son originalité lui assurait de l'emploi. Jean-Pol Schroeder: Il racontait souvent que, chez George Shearing (2), ce n'était pas évident. Un jour, il a voulu revenir au pays voir son père malade. Shearing lui a répondu: Ok, mais si tu y vas, quand tu reviens, quelqu'un d'autre aura pris ta place. À cette époque, Toots Thielemans jouait essentiellement de la guitare, et les guitaristes de jazz se comptaient par centaines à New York. Il est sorti du lot parce qu'il jouait d'un instrument que personne ne jouait. Il était reconnu par Charlie Parker et Miles Davis, relève Bruno Castellucci, le seul problème, c'est que pour monsieur-tout-le-monde, il jouait de l'harmonica, le parent pauvre de la musique. Grady Tate (3) lui lançait: Come on Toots, play your chrome sandwich. Allez Toots, joue de ton sandwich chromé...

Ce genre d'humour peu amène – concurrence oblige, les musiciens ne sont pas tendres entre eux – peut être dû au fait que Toots suscitait une certaine envie: Dans sa génération, celle des Sadi, Bobby Jaspar, René Thomas, il est l'un des rares à avoir fait de l'argent avec sa musique, alors que la plupart des autres étaient dans la dèche, rappelle Jean-Pol Schroeder. Toots Thielemans a certes eu de la chance, mais il s'est aussi battu pour cela: Il avait le talent, les musiques de film comme Turks Fruit, Salut l'artiste, Midnight Cowboy, The Getaway (Guet-apens), Jean de Florette... Et les pubs comme «Old Spice»... Le saxophoniste Manuel Hermia lui reconnaît sa capacité à se mettre dans beaucoup de styles musicaux. Et à jouer partout, ajoute Bruno Castellucci: Il pouvait s'asseoir n'importe où, dans un orchestre symphonique, en big band ou en duo, dans un stade de foot. Il a joué la Brançonne quand les Belges étaient à Mexico.

LE GARÇON DE MOLENBEEK, LÀ

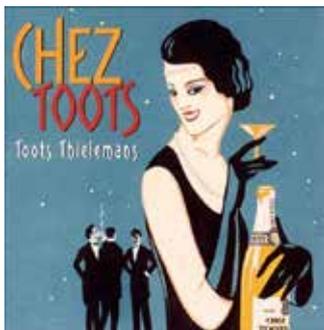
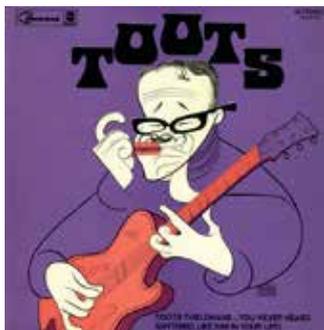
International, mais toujours belge: Même si c'est l'Amérique qui l'a rendu mondialement célèbre, il était très lié à la Belgique, rappelle Bruno Castellucci. Même son de cloche chez Manuel Hermia: Il est resté un bon petit gars de chez nous, et Philip Catherine: Et tous les musiciens du monde entier le respectent musicalement, le garçon de Molenbeek, là. Et bien des musiciens belges lui sont redevables: Il a attiré l'attention sur la scène belge, rappelle Jean-Pol Schroeder. Après avoir démarré avec Toots en 1972, de fil en aiguille, j'ai joué avec plein de personnes, reconnaît volontiers Bruno Castellucci, c'est lui qui m'a fait connaître de manière internationale.

C'était une encyclopédie, conclut Bruno Castellucci. Avec sa disparition, ce n'est pas une page qui se tourne, c'est un bouquin qui se ferme. Pour Manuel Hermia, il a eu une magnifique vie, la grande chance de pouvoir jouer très tard dans sa vie, on en rêve tous. Et le saxophoniste d'aller plus loin: Il n'y a pas de hasard, Philip Catherine a aussi ce sens du phrasé sur les standards, d'une façon tellement libre et exceptionnelle. C'est lui là-dessus maintenant. Ils font de grands solos, ils génèrent du beau avec les impros, c'est ça, les grands jazzmen. Après, le style, ce n'est pas très important...

(1) Pol Lenders (1917-2000), figure du jazz bruxellois, a tenu le Pol's, rue Marché au Charbon, le Pol's Jazz Club, rue de Stassart et le Bierodrome, place Fernand Cocq à Ixelles.

(2) George Shearing (1919-2011), pianiste américain d'origine anglaise, aveugle, avec lequel Toots Thielemans joua durant six ans au début de sa carrière américaine, dans les années cinquante.

(3) Grady Tate (1932), batteur et chanteur américain.



QUINCY, RAY, STEVIE, PAUL ET LES AUTRES

J'ai toujours besoin de Toots dans un coin de mes disques, disait Quincy Jones, trompettiste, chef d'orchestre et producteur. Le batteur Bruno Castellucci se souvient aussi d'un moment d'exception, après un concert de Stevie Wonder à Forest National: Dans la loge, quand Toots jouait de l'harmonica, Stevie était au piano, et quand Stevie prenait son harmonica, Toots était à la guitare. Philip Catherine rappelle qu'il était très demandé, généralement par des gens de haute stature comme Quincy Jones ou Paul Simon, mais il ne s'en vantait pas, il était juste fier quand quelqu'un comme ça l'appelait. On peut dire qu'il a fait une carrière étonnante. Ray Charles, Stevie Wonder et Quincy Jones aimaient beaucoup Toots et étaient toujours prêts à l'inviter. Il était question qu'il joue sur le dernier enregistrement de Django Reinhardt, au printemps 1958, mais il n'était pas disponible, et l'on ne s'attendait pas à ce que Django disparaisse peu après.

Jouer avec Toots, une leçon de vie

Toots Thielemans était allé chercher le bassiste Michel Hatzigeorgiou qui n'avait alors que 21 ans. Le futur Aka Moon a ainsi joué pendant vingt ans avec le guitariste harmoniciste... et il n'est pas près de l'oublier!

DOMINIQUE SIMONET

u'est-ce qu'on peut donner comme qualificatif? C'est énorme. Il était bien plus qu'un grand musicien, c'est une légende au même titre qu'un Louis Armstrong ou un Miles Davis. Branchez Michel Hatzigeorgiou sur Toots Thielemans et il est d'un enthousiasme intarissable. Inimaginable pour celui qui ne connaîtrait l'homme que comme bassiste du trio infernal Aka Moon avec ses comparses Fabrizio Cassol (saxophones) et Stéphane Galland (batterie)? Ou encore seulement par son album *La basse d'Orphée* (2015)?

Gréco-carolorégien de bientôt 55 ans, Michel Hatzi – pour les intimes – avait alors 21 ans et habitait chez ses parents quand il a reçu un coup de téléphone de Toots. Il s'est vite intégré au quartette dans lequel figuraient Michel Herr, piano et synthé, et Bruno Castellucci, batterie: *On n'a jamais répété, ça a été une formidable aventure qui a duré plus de vingt ans.*

SUBLIME

L'admiration va, bien sûr, au musicien: *Prenez un harmonica dans la bouche, et essayez de jouer Frère Jacques, vous verrez Dominique! Dans l'harmonica chromatique, avec un trou, vous avez quatre sonorités différentes. Et lui est arrivé à en jouer comme n'importe quel autre instrument! Du Charlie Parker, c'est difficile déjà au saxophone, alors à l'harmonica... Il m'en a offert un, épouvantable, incroyablement difficile!* Le bassiste reconnaît aussi à Toots son génie du son et de la mélodie. *La musique, chez lui, a quelque chose de sublime, de curatif. Sublime dans le sens de l'inaccessible, qui va très haut dans le ciel. Non seulement il pouvait toucher le ciel, mais il y restait. Cet espace hors du commun, c'était son living. Il a transcendé chaque seconde de sa vie.*

Et surviennent les visions d'Armstrong et de Miles, à nouveau, de John Coltrane, Charlie Parker, Jimi Hendrix, Jaco Pastorius avec qui Toots a joué dans l'éphémère mais splendide projet Word of Mouth: *Le père de Jaco, Jack Pastorius, chanteur et batteur, était un ami de Toots. Il a dit à son fils que, s'il voulait jouer avec un très grand musicien, il devait appeler Toots. Ainsi naissent les chefs-d'oeuvre. En son temps, cette collaboration intergénérationnelle a étonné, mais que dire alors d'Aka Moon, qui semble un monde encore plus éloigné de celui de Toots Thielemans: Toutes les musiques se tiennent la main. Il adorait Aka Moon. On l'a invité deux ou trois fois et il s'est intégré très facilement.*

ÉTERNEL

Chez Toots, il n'y a jamais loin entre le musicien et l'homme, à la légendaire gentillesse: *Rien que d'en parler, ça m'émeut terriblement, dit Michel Hatzigeorgiou. À chaque fois que j'ai joué avec lui, ça devenait une leçon de vie avant une leçon de musique. Je lui en serai reconnaissant toute ma vie. Tout en sachant qu'il faisait partie des plus grands, jamais il n'y faisait allusion. C'était rare qu'il dise «je». Il fait partie de cette poignée de gens qui sont éternels.*

Michel Hatzi a joué avec Toots vingt années durant. Entre-temps, le projet Aka Moon a pris corps et est devenu de plus en plus accaparant pour le bassiste pris par le feu de la création. *J'ai simplement dit à Papy: j'ai un ami qui joue de la basse électrique et de la contrebasse. Il a fait un grand sourire et il a compris que je devais suivre ma voie. Mais, on l'a bien compris, le guitariste harmoniciste siffleur est toujours resté cher au cœur du bassiste: Moi, c'est un homme qui m'a touché et, depuis son décès, j'ai fait un rêve avec lui: il venait me dire au revoir. Il vit en moi jusqu'à la fin.*

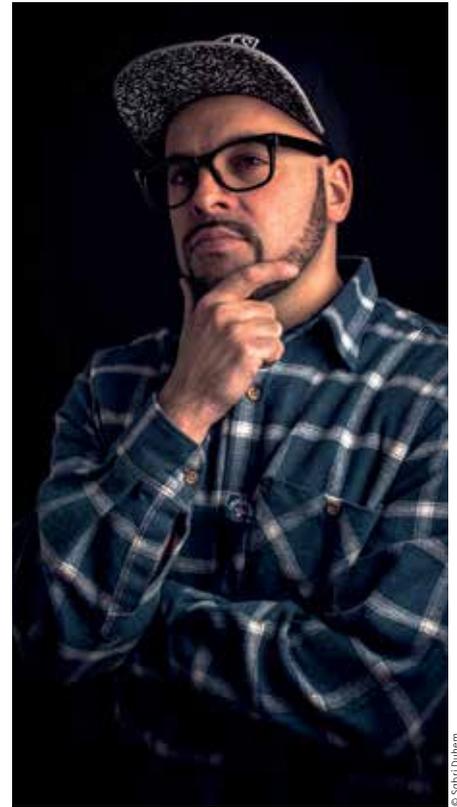
APERÇUS

Akro NOUVEAU BOSS DU HIP-HOP À LA RTBF

DAVID SALOMONOWICZ

Parallèlement à l'arrivée de Joel Habbay (ex-Nostalgie, ex-Chérie FM) comme directeur du pôle musical radio (non classique), la RTBF confirme sa stratégie de (re-) conquête du public jeune. Thomas Duprel sera donc en charge de coordonner le lancement du projet Media Z, une plateforme digitale à destination d'un public jeune (15-24 ans) et amateur de musiques urbaines. Thomas Duprel? Plus connu sous le nom d'Akro, il sévit depuis une vingtaine d'années dans le milieu du rap belge, notamment avec le groupe liégeois Starflam.

Dans une vidéo de présentation du projet, Akro explique son étonnement lorsqu'il a vu passer cette offre d'emploi et exprime sa joie de voir enfin débarquer le hip-hop sur un média national. *Beaucoup de gens de ma génération se sont longtemps plaints du fait que le rap était absent des grands médias. Ici, on a l'occasion unique d'enfin le montrer et ce, à grande échelle. Mon rôle sera de coordonner les énergies, de passer le relais à cette nouvelle génération qui a les mêmes codes, le même ADN hip-hop et qui s'inspire même des années 90 tout en ayant une autre façon de communiquer, tournée vers les réseaux sociaux.* Dans une vidéo tournée dans les locaux de Reyers en compagnie de BigFlo & Oli, il parle même de dépoussiérer la vieille maison pour en faire un « temple du hip-hop ». *Avec ce projet, on va en effet être un peu plus décalés, un peu moins politiquement corrects qu'un média classique. Un peu dans la veine de Canal + ou de Clique (le site www.clique.tv - ndlr). On va surtout être une sorte de laboratoire pour voir comment les jeunes communiquent avec les nouveaux canaux de communication. C'est du win-win pour la RTBF qui va profiter de ce labo et nous, de l'énorme infrastructure déjà présente sur place.* Le lancement est prévu pour début 2017.



© Sebti Duhem

Living Room for Kids

Y'A CONCERT
CHEZ L'VOISIN

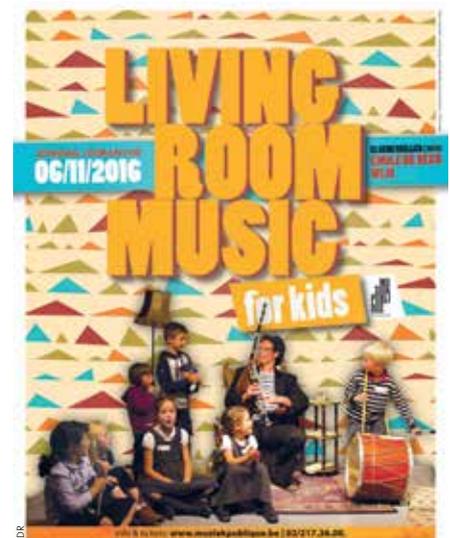
VÉRONIQUE LAURENT

Découvrir quel est le son du cajon, un ancien instrument péruvien; apprendre l'existence d'une cornemuse traditionnelle belge (oui, oui); écouter le longoro, un tambour de guerre, et le katsa, un instrument fabriqué à partir d'une boîte de conserve et qui accompagne des chants à Madagascar... C'est entreprendre, en fait, un véritable tour du monde musical. Et tout cela, au milieu du salon des voisins. C'est donc la formule, un peu magique, proposée par *Living Room*, ce 6 no-

vembre... et cette année, c'est « for kids »! Cette initiative « hors les murs » et conviviale de Muziekpublique en est à sa quinzième édition de concerts chez l'habitant. Et pour changer, les salons s'ouvrent aux enfants de 5 à 12 ans et à leur famille. Quatre parcours au choix, chacun de deux concerts, se dérouleront simultanément dans le quartier ixellois de l'avenue Émile de Beco: trois parcours francophones et le dernier en néerlandais. La musique pour un jeune public adoptera parfois une forme contée... Et puis le concept *Living Room*, et peut-être plus encore *Living Room for kids*, encourage l'interaction avec les musiciens. L'occasion de rencontrer Talike Gelle, une conteuse et chanteuse malgache. Ou de suivre, entre spectacle de conte et atelier de rythmes, *Les histoires frappadinques de Lady Spirella* de la Compagnie Tokani avec Mina Kanto. D'autres musiciens, encore, comme Remi Decker, Emre Gültekin et Tristan Driessens ou le duo Nisia... explorent d'autres horizons plus ou moins lointains. Les salons peuvent accueillir entre 30 et 40 personnes. Le groupe s'adapte au salon; l'installation technique reste légère, favorisant l'intimité. Jouer hors salles ajoute une dimension supplémentaire de découverte.

Enchanteresse, pour les enfants. Les musiciens et les instruments se trouvent à portée de main. Finie la barrière piédestal de la scène. Objectif, aussi à visée pédagogique: éveiller à la musique du monde les jeunes oreilles, créer des liens, ventiler les consciences.

www.muziekpublique.be



DÉCRYPTAGE



Jouez la carte mapping!

L'évolution technologique crée de nouvelles opportunités, de nouveaux modes d'expression. Dans un monde où l'informatique imprime son rythme frénétique à la société, la musique vit une révolution visuelle. En vogue hier, le *VJing* est désormais obsolète. Désormais, l'époque appartient au *mapping*. Ou l'art de combiner images, sons et lumières à travers des projections cartographiées au millimètre près. Portishead, Flying Lotus ou Stromae connaissent déjà le filon. Bienvenue dans la troisième dimension.

NICOLAS ALSTEEN

Bien ancrée en Belgique, la culture *mapping* est en passe de devenir une spécialité locale. À Liège, l'équipe de B71 projette ses animations sur des structures en relief. Active dans l'événementiel, le cinéma (Anima, FiFF Namur) et les grands rendez-vous commerciaux (Hitachi, Land Rover), la boîte est une référence en la matière. Du côté de Charleroi, le collectif Dirty Monitor se positionne en vedette du marché international. Du Festival du Film de Beijing aux Plaisirs d'Hiver, du Futuroscope aux Pias Nites, la touche hennuyère monte en puissance. Mais, au fond, c'est quoi le mapping? Installé à Bruxelles depuis une dizaine d'années, le Français Romain Tardy fait figure de cheville ouvrière du mouvement. C'est un pionnier, un artisan dont le parcours illustre parfaitement l'avènement d'une technique à part entière. *C'est intéressant d'avoir connu les balbutiements, confie-t-il de bon matin, tasse de café au creux des mains. On sait ce qu'on gagne au contact de la technologie. Avant, je pouvais passer une nuit entière à dessiner un bâtiment. Maintenant, il existe des logiciels qui scannent directement la façade et modélisent l'espace. Né à Paris en 1984, Tardy grandit en banlieue. Après des études d'arts appliqués, il prend la direction du Mans et entre aux Beaux-Arts. Pendant cette période, je menais un double cursus: le jour, je façonnais mes connaissances théoriques en arts plastiques. Le soir, je traînais sur les forums de VJing. Dès 2004, la demande VJ explose. J'étais souvent appelé en renfort pour offrir une plus-value à la programmation musicale des soirées électro. Mais projeter des images sur un écran placé derrière le DJ, sans réelle collaboration avec les musiciens, au bout d'un moment, c'est lassant... À partir de 2007, Tardy affine sa proposition artistique. À l'époque, on ne parlait pas encore de mapping. Il n'y avait aucun logiciel dédié sur le marché. C'était juste une philosophie du détournement. Il fallait donc hacker des applications conçues pour faire du dessin assisté par ordinateur. L'idée, c'était d'arriver à projeter des images sur des volumes qui n'étaient pas forcément circonscrits dans un rectangle. C'était artisanal et laborieux. Depuis 2009, le mot «mapping» est relié à l'expérimentation et aux nouvelles technologies. Comme la peinture, ça reste une technique. C'est juste le fait d'essayer d'ajouter une troisième dimension à l'image. Il s'agit dès lors de projeter des visuels sur des volumes et de les faire correspondre.*

OEUVRES IN SITU

Dans ce domaine, chaque projet est spécifiquement lié au lieu dans lequel il prend corps. *C'est un processus épuisant puisqu'il faut repartir de zéro à chaque création. L'aspect éphémère fait partie du jeu.* En mapping, un projet commence quand l'artiste prend la pleine mesure de l'espace. Aussi bien au niveau visuel que sonore. *Ça nécessite un repérage pour le créateur du son et celui des images. Il faut comprendre l'endroit, se l'approprier. À partir de là, on établit un scénario. Derrière les projections, il y a un récit, une trame cinématographique. Même si on travaille avec des lignes blanches et des formes géométriques, on se crée des personnages. On parle en métaphores, on imagine une dynamique.* Il est ainsi possible d'établir un parallèle entre cette pratique et le cinéma. *Il m'arrive d'ailleurs de comparer mon boulot à celui d'un réalisateur, confie Tardy. Sans ses acteurs, son chef opérateur, son assistant, il ne peut rien faire... à part tourner en rond chez lui. Pour moi, c'est la même chose...*

LE CHAMP MUSICAL DANS L'INTERVALLE

Dans le paysage musical, Tardy associe d'abord son nom à celui de Nosaj Thing. Orfèvre des matières synthétiques, ce Californien casse ses graines électroniques sur les terres du hip-hop contemporain. *C'était dans le cadre du festival Lunch Me, à Prague. Les organisateurs nous avaient invités en résidence pendant une semaine. L'idée était de mettre en relation un musicien et un artiste visuel afin qu'ils créent une scénographie spécifique.* Dans la musique, le mapping est en voie de démocratisation, bien que son implantation ressemble à l'ascension d'une plante parasite. Elle est, en effet, obligée de se greffer sur des événements existants: festivals et autres manifestations culturelles qui, la plupart du temps, bénéficient de fonds publics. *On peut aussi s'appuyer sur la notoriété d'un artiste mais, même là, ce n'est pas évident, assure Romain Tardy. Nous avons collaboré avec Flying Lotus sur une date unique à Londres. Poursuivre l'aventure, c'était impossible... Ce genre de projet coûte cher. Il y a beaucoup de travail derrière pour peu de temps d'exploitation. C'est une logique événementielle. Dans ce métier, la taille du support de projection est aussi essentielle: elle va déterminer la quantité de projecteurs à utiliser. En moyenne, la location d'un appareil performant tourne autour des 3.000 euros par jour... Quand il en faut dix pendant une semaine, ça accouche de budgets exorbitants... Actuellement, il existe un décalage*

entre le réseau des salles de concert et celui des grands événements. *D'un côté, le mapping reste expérimental et se joue à perte. De l'autre, il y a les grosses machines «à la» Amon Tobin ou Étienne de Crécy où tu ne sais plus vraiment si tu assistes à un concert ou une installation. Pour que le public ait l'impression d'en avoir pour son argent, les aspects gigantesques et spectaculaires sont presque devenus obligatoires. Des musiciens me contactent régulièrement mais, en général, ils n'ont aucune idée de ce que ça implique au niveau du budget et de la logistique. Les groupes qui tournent sont souvent dans l'impossibilité de proposer une scénographie performante. Pour le faire, ils devraient proposer un ticket d'entrée à trente euros au lieu de douze. À ce prix-là, pas sûr que les gens suivent...*

Dans un autre registre, Romain Tardy a signé la scénographie de la première tournée de Stromae. À plus petite échelle, son savoir-faire passe nécessairement par la case relationnelle. Aujourd'hui, il collabore ainsi avec son ami Squeaky Lobster, un producteur bruxellois qui, au croisement du hip-hop, du dubstep et de l'IDM (Intelligence Dance Music), malaxe sons et substances pour accoucher d'une électro hybride. *Nous développons actuellement une scénographie. Tourner ensemble? Quand Squeaky Lobster se retrouve à l'affiche d'un festival d'arts numériques, c'est envisageable dans la mesure où j'évolue également dans cette sphère. Ailleurs, c'est plus compliqué. Il y aura donc une formule avec et sans moi. On va devoir trouver quelque chose qui fonctionne quand il est seul sur la route.*

UN MÉTIER D'AVENIR

Pour se lancer dans cette discipline? Il faut avoir conscience de l'histoire de l'art. Ça peut sembler bizarre mais, pour moi, le mapping est juste une réactualisation technique de questions qui ont toujours existé dans l'art. Le fait de vouloir sortir du tableau, ce n'est pas nouveau. Il suffit de regarder l'œuvre de Raphaël dans la chapelle Sixtine. Créer des environnements immersifs? Ça existe depuis les grottes de Lascaux! En cela, le mapping n'a rien inventé. Si les efforts en la matière s'apprécient à l'aune de l'histoire et des curiosités du passé, le mapping semble promis à un futur radieux. C'est un boulot d'avenir. La demande existe. Aujourd'hui, tous les événements veulent du mapping. Que ce soit pour une application artistique ou commerciale. Après, quand quelqu'un t'offre une tribune d'expression, tu endosses des responsabilités. L'artiste se doit de faire évoluer sa discipline. Pas se contenter de projeter des pères Noël qui descendent des façades.



LE · COM

Les attachés de presse en pleine mutation

Dans le milieu musical, son travail consiste à promouvoir celui d'un artiste, d'un groupe, d'un événement. Métier ? Attaché de presse. Le job, développement web oblige, est en pleine mutation. Fragmentation des canaux de transmission, bouleversement de l'organisation des médias traditionnels, renversement des rapports au public ; attaché de presse, dead or alive ? Tentative de réponse avec quelques acteurs de l'univers com'.

VÉRONIQUE LAURENT

Il est clairement loin le temps où le responsable des relations publiques glissait dans une enveloppe un communiqué de presse imprimé sur papier, accompagné d'un CD, pour l'envoyer à temps par la poste aux médias influents. Le développement effréné du web est passé par là. Le monde de la communication a changé. Premier point : l'immédiateté. *Les flux d'infos ne tarissent plus*, constate Séverine Provost, fondatrice il y a 18 ans de l'agence Be Culture promouvant artistes classiques et événements culturels. *À l'époque, c'était la radio qui donnait une information. La presse écrite la traitait ou la confirmait. Aujourd'hui, ce sont les réseaux sociaux. C'est là que se trouve l'info brûlante, parfois même en avance sur les dépêches officielles.* Perturbant ? Olivier Biron, fondateur de l'agence This Side Up, tempère. *Je m'occupe de Rive, un jeune groupe électro-pop. Une radio les a contactés via leur page Facebook alors que mon communiqué n'était pas encore parti. Ça ne m'ennuie pas spécialement, c'est une évolution du métier. Peut-être que ça t'échappe un peu, mais c'est une nouvelle manière de penser la promo.*

Les canaux se télescopent, volant surtout la vedette aux médias traditionnels, qui ont perdu leur place de seule courroie de transmission. L'accélération des échanges et les transformations de « consommation » de l'information ont plus particulièrement modifié la presse écrite. En panne d'investissements publicitaires, et de lecteurs (ou l'inverse), la place accordée à la culture a été grignotée. D'autre part, l'opinion publique a acquis un nouveau pouvoir : celui de s'exprimer librement et d'interagir. L'information devenue rapide, instantanée, éphémère, tout le monde peut la produire, la relayer, la commenter – on ne parle pas ici de qualité –, amoindrissant d'une part le rôle des journalistes, les inondant d'autre part eux-aussi sous ce flux. Comment dès lors, pour l'attaché de presse, continuer à balancer de l'info pertinente ? Selon Thierry Coljon, spécialiste musical du journal *Le Soir*, les journalistes n'ont plus besoin des attachés de presse. *Les maisons de disques vont mal, elles ne font que la promotion des artistes qui vont vendre et ne soutiennent pas les « petits », ceux dont on aimerait parler. On oublie que la presse n'est pas un fournisseur de publicité.*

De l'autre côté de la comète com', la presse papier conserve encore une certaine influence. *Je le vois avec des musiciens de tous âges, jeunes de 25 ans ou confirmés, ils veulent tous un article dans Le Soir ou De Standaard*, constate la directrice de Be Culture : *la presse écrite donne de la crédibilité, mais ne remplit plus les salles. Et les jeunes ne la lisent pas.* Yves Merlabach, 60 ans, 31 chez [PIAS] (petite structure devenue grande et diversifiée), souligne quant à lui l'influence toujours importante du média radio. Selon lui, ce dernier reste indispensable, la télé légitime, le web monte, mais certains de ses collègues estiment que la presse écrite ne sert plus à rien.

ALORS WEB WEB WEB ?

Si on n'y est pas, on est mort, reconnaît Séverine Provost. La mission des agences de com' inclut désormais la gestion des flux immédiats, la rédaction de communiqués de presse adaptés aux exigences web, la capacité de s'adresser à tous les acteurs, sur Internet ou ailleurs... Dès lors débarque le community manager, responsable de l'image et fédérateur de communautés sur les médias sociaux. But ? Optimiser la notoriété d'un artiste, d'un groupe, d'un événement et gérer sa réputation en ligne. Olivier Biron se présente comme RP-Attaché de presse / Community manager (et accessoirement également Manager). *Pour certains projets, je fais du community management et suis attaché de presse web - je n'aime pas parler uniquement de réseaux sociaux, - il y a tellement de canaux : plateformes de streaming, YouTube, SoundCloud...-, même si ceux-ci ont pris énormément de place. Pour vendre de la musique, surtout sur le web, il y a des codes à connaître. Cela dit, la réussite de la mise en avant d'un projet passe par une action globale. Il faut ouvrir toutes ces portes, mais à nouveau, pas n'importe comment. Chaque média est un levier ; le web ne suffit pas. Impossible d'ailleurs de quantifier l'apport de ce dernier sur le nombre de disques vendus. Certains artistes y ont plus d'impact que d'autres, parce que leur public est très jeune et très connecté. D'autres devront bâtir pas à pas leur communauté. C'est là où notre expertise entre en ligne de compte, précise Olivier Biron : pour cibler un public. On fait du sur-mesure. Tous les leviers ne sont pas actionnés en même temps, ça dépend du projet... et du budget. Pour les groupes sans moyens, une bonne utilisation du web constitue d'ailleurs un bon moyen de se faire connaître.*

La carte maîtresse de l'attaché de presse, c'est son carnet d'adresses. Programmateurs de radio, journalistes, contacts avec les médias alternatifs, le réseautage s'est diversifié et intensifié. Le savoir-faire en matière de gestion des relations avec les médias (qu'est-ce qui plaira à qui) constitue un élément clé d'une bonne campagne. *Il faut monter une stratégie d'ensemble*, explique également l'homme derrière This Side Up, en collaboration avec l'artiste ou avec son équipe, avec le booking, avec le management... Cohérence et synergie, please ! Séverine Provost souligne dans la lignée l'importance d'une actualité : *en musique classique, l'idéal, c'est d'avoir un concert, -pas un show-case ! Frédéric Haas, par exemple, grand claveciniste, vient de sortir son deuxième CD. Ça va être plus compliqué que pour le premier. Il faut créer l'événement, raconter une histoire.*

RÉCIT ÉPIQUE

Le mot est lancé, comme un jackpot : l'histoire qui emballa, dans les deux sens, emballage et emballer. *Chaque groupe la possède, consciemment ou inconsciemment, il faut la mettre à jour et la mettre en forme*, poursuit Olivier Biron. Pour Yves Merlabach, *la promo passe depuis toujours par raconter une histoire. Il faut bien comprendre un projet, mettre en avant la musique, mais pas seulement. La promotion digitale joue ensuite un rôle important, mais elle reste un moyen. Il ne se passera rien tant qu'on n'aura pas créé un univers, avec du fond, avec du contenu.*

Il semble que l'attaché de presse ne soit pas encore prêt à disparaître immédiatement dans les profondeurs de la galaxie com'. Ses évolutions l'ont obligé à s'adapter et l'ont rendu plus humble, peut-être. Toutefois, si l'art de la communication exige pas mal d'expertises, rédactionnelles, relationnelles et certainement techniques, il n'est pas réductible à cette panoplie. Yves Merlabach s'enthousiasme à propos du pouvoir de la créativité. Côté journaliste, Thierry Coljon appelle à des propositions moins formatées. Séverine Provost souligne la part d'intuition. Elle reconnaît également la part incontrôlable : *Je me dis parfois qu'un projet va être difficile à promouvoir, puis ça cartonne. Nous sommes un des maillons de la chaîne, enchaîne Olivier Biron, on essaie de faire monter la sauce. Il y a le talent de l'artiste, le travail de booking, voir les bonnes personnes, arriver au bon moment... Une conjonction favorable qui repose sur énormément de savoir-faire. Mais il reste toujours malgré tout, une petite part de magie.*

IN SITU...

Sounds Jazz Club

MAISON DE JAZZ DEPUIS 30 ANS



© Jérémy Savary

Quand on parle de clubs de jazz en Belgique, quelques noms viennent vite à l'esprit. Mais si l'on évoque les clubs qui ont résistés contre vents et marrées durant des années et qui tiennent encore debout, celui du Sounds est cité en exemple.

JACQUES PROUVOST

Cela fait trente ans que ça dure, avec des hauts et des bas, mais le Sounds, le club de jazz incontournable de la vie bruxelloise est toujours là et bien là. Sa longévité, il la doit à la ténacité de ses fondateurs : Sergio Duvalloni et Rosy Merlini. Le couple est arrivé en Belgique après avoir fait un crochet par Berlin. *J'avais d'abord ouvert un café du côté de la place Jourdan, nous raconte le patron à la longue chevelure poivre et sel nouée en catogan et à l'éternelle cigarette roulée accrochée au bord des lèvres. À la fin du bail, je comptais quitter la Belgique sauf si je trouvais un endroit pour y faire de la musique. Des amis m'ont parlé d'un restaurant qui était à remettre, le « Fancy Fair » rue de la tulipe. Je me suis renseigné et en avril 86, j'ai ouvert le Sounds.*

Le Sounds se trouve à deux pas de la maison communale d'Ixelles, dans une rue perpendiculaire à la place Fernand Cocq. La devanture ressemble à celle de ces vieux « stamcafés » Bruxellois où il fait bon s'y retrouver. À l'intérieur, les plafonds sont hauts, la salle est toute en longueur, la scène est enrobée de rideaux rouges et surmontée du nom du club découpé dans un bois blanc et, sur les murs en lambris rococo, des images de jazzmen s'affichent. Il y a les grandes et les petites, témoins du passage des nombreuses peintures du jazz qui ont, soirs après soirs, mis le feu à la scène du club.

Au début, pourtant, ce n'était pas vraiment du jazz qui y était programmé. *Dans le quartier, il y avait déjà le Bierodrome de Pol Lenders, se rappelle Sergio, un grand personnage du jazz en Belgique. Je ne voulais pas faire la même chose que lui. J'ai commencé avec du blues et du rock. Mais le public était assez agressif et cela ne me plaisait pas trop. Puis, un soir, Pol est passé et m'a dit : Pourquoi tu ne programmes pas plutôt du jazz ? J'avais son « autorisation », en quelque sorte, et je me suis lancé.*

LE BOSS, C'EST LUI

Sergio propose alors un jazz un peu différent de celui de Pol, qui défendait plutôt la tradition. Il veut donner la chance à une génération plus jeune, à un jazz plus moderne et actuel. Et, vu le succès, au concert du samedi, il ajoute rapidement ceux du vendredi et du jeudi... pour finalement programmer du jazz tous les soirs de la semaine, excepté le dimanche. *Je n'ai jamais demandé à un groupe de venir. Ce sont les musiciens qui se sont pressés à la porte pour pouvoir jouer. Il y avait le Bierodrome, bien sûr, le Travers aussi et le Kaaï avec Pierre Van Dormael et toute la bande de Nasa Na qui jouaient un jazz plus avant-gardiste encore. Quand le Kaaï a fermé, ils se sont retrouvés ici. Beaucoup de jeunes expérimentaient leur musique, mais c'était parfois juste des copies de copies d'Aka Moon. J'ai dû rééquilibrer la programmation.*

Sergio est un vrai patron de club, un amoureux du jazz et des jazzmen. Il est toujours prêt à donner, sinon des conseils, en tout cas son avis. Que cela plaise ou non. *Je discute beaucoup avec les jeunes musiciens, cela fait partie de mon rôle, je pense. Tout le monde ne comprend pas toujours mon discours, mais ça évolue. C'est bien de faire des trucs pour musiciens, c'est bien de se faire bander, mais il faut aussi faire bander le public. Je me souviens de concerts où il y avait 100 personnes au premier set, trente au début du deuxième et cinq à la fin. La scène, c'est surtout l'interaction avec le public. Parce qu'ils n'ont pas toujours l'occasion de jouer assez souvent ensemble, certains jeunes ont les yeux rivés sur la partition et oublient de regarder le public. Alors, le Sounds donne*

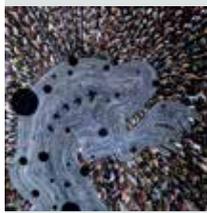
la chance aux jeunes musiciens de travailler en situation réelle lors de résidences. Ainsi, le mardi, il confie la scène à un groupe pendant deux ou trois mois, voire plus. S'il évolue bien, il pourra jouer le jeudi, quand il y a un peu plus d'affluence. Et puis, si tout se passe bien, ce sera la consécration du vendredi. Raf D Backer ou Igor Gehenot ont suivi ce parcours. Dernièrement c'était Joachim Caffonnette ou Pinto de Margaux Vranken. *Les jeunes, c'est l'avenir. Il faut leur donner la possibilité de s'exprimer. C'est le rôle d'un club. Faut-il rappeler qu'avant eux, le Brussels Jazz Orchestra ou Octurn, pour ne citer qu'eux, ont aussi débuté ici ? Quand je vois qu'ils remplissent des grandes salles ou qu'ils jouent à l'étranger c'est une grande satisfaction pour moi. Et quand, sur les disques, on nous remercie, Rosy et moi, ça nous fait vraiment plaisir. C'est ça aussi notre gagne pain.*

INDÉPENDANT JUSQU'AU BOUT DU JAZZ

Farouchement indépendant, Sergio n'a de comptes à rendre à personne et il en est fier. Ce n'est pas facile tous les jours, mais sa liberté est à ce prix. *Je paie tout, comme un grand : le loyer, l'électricité, l'eau et ça ne me dérange pas. Ce qui me dérange parfois c'est que certains endroits reçoivent 10 000 euros pour des concerts qui en rapportent 500. Il y a un problème. Il faut apprendre à équilibrer un budget, il faut réfléchir. Moi, c'est mon fric que j'investis, c'est ma peau que je risque chaque jour. Si je voulais faire de l'argent, je ferais de la variété avec des nanas en minijupes qui viennent de la télé, à 25 euros l'entrée, ce serait sold out. Mais, mon truc, c'est le jazz et pour que ça marche, il faut bien le connaître et bien connaître son public. Il faut beaucoup d'amour pour faire ce métier. Voilà sans doute pourquoi le Sounds n'a rien de très chic, ni de très bling-bling, ni de très huppé, mais qu'il est un endroit authentique, qui s'est construit petit à petit, qui a fait sa patine tout seul et qui a assis sa réputation bien au-delà de nos frontières.*

Le club travaille d'ailleurs pas mal avec les hôtels bruxellois et vit au rythme de la ville. *C'est une ville caméléon, qui bouge beaucoup. La Belgique c'est petit, les étrangers passent, viennent et repartent. Il faut y être attentif tous les jours. Les attentats et le lockdown de Bruxelles des derniers mois n'ont pas facilité les choses. Mais rien ne pourra gâcher la fête des trente ans. Cependant, et c'est bien dans l'esprit du lieu, il n'y aura pas d'événement particulier. Faire un événement où tout est concentré en un seul moment, où il y a plein de monde et où je n'en profite pas, car cela demande encore plus d'énergie, cela ne m'amuse pas. Alors, ce seront des concerts « habituels » estampillés « 30 ans ». Et cela donnera encore de beaux et grands moments. Des beaux souvenirs, il y en a chaque soir. Mais il y a aussi les tops, comme lorsque Joe Lovano est venu. C'était génial ! Il y a eu aussi Charlie Mariano, Joe LaBarbera, John Abercrombie, Paolo Fresu, Mark Turner, John Scofield ... Il y a les belges aussi, comme Eric Legnini, Daniel Romeo ou Steve Houben... Et quand Philip Catherine vient ici avec ses différents projets, il peut, lui aussi tenter des choses, il est chez lui. Sergio se souvient aussi des rendez-vous imprévisibles, car le Sounds reste encore un des lieux où les jazzmen se retrouvent après les concerts qu'ils ont donnés ailleurs. Un soir, il y avait Ravi Coltrane et, vers trois heures du matin, Fred Delplancq est arrivé. Ensemble, et spontanément, ils ont commencé à jouer ici, devant le bar. C'était magique. C'est sans aucun doute pour tous ces moments et pour l'amour du jazz que le Sounds existe depuis trente ans.*

.....
 Sounds Jazz Club: Rue de la Tulipe, 28 - 1050 Bruxelles
 www.soundsjazzclub.be



Moaning Cities

D. Klein

Exag' Records

En embuscade dans les buissons du rock psychédélique, Moaning Cities s'attaque aux racines du mouvement (des Doors aux 13th Floor Elevators) et sème ses graines de chanvres à tout vent. Puissant, différent, le deuxième album du groupe bruxellois marque un tournant. Déjà, le quintet à forte représentation masculine s'est mué en un quatuor paritaire et démocratique. L'arrivée de Melissa Morales à la batterie amène ainsi une nouvelle énergie à un projet défendu depuis les débuts par Tim Sinagra (sitar, guitare), Juliette (basse) et Valérian Meunier (guitare, voix). Moins portée sur les chakras, bien plus frontale que transcendante, la musique de Moaning Cities épée désormais l'actualité. D. Klein chante la faille d'un système, la fin d'un cycle, d'un monde trop longtemps côté en bourse. Enveloppé dans une pochette signée David Crunelle (déjà à l'œuvre sur le dernier essai du groupe anversois Bed Rugs), l'album se nourrit d'influences piochées dans les sous-sols du rock. Aux confins du punk, du krautrock, du rock progressif et industriel, Moaning Cities s'invente une planète alternative et psyché. Sans œillère ni frontière. - **NA**



Valko

This Kind of Game

Autoproduction

En 2010, Séverine Cayron dévoilait ses charmes sous le prénom d'Aurn. En un disque (*Winter Hopes*) de pop classieuse, la chanteuse s'est portée au chevet de mélodies soyeuses : des morceaux à disposer, tout en délicatesse, dans la lignée de Tori Amos. Entre une voix et un piano, beaucoup de tendresse et un peu de mélancolie, son monde tournait plutôt rond. Jusqu'au jour où les événements se sont précipités : carambolage amoureux, contrat discographique foireux et braquage de nom de scène par un boys band espagnol. D'échecs en ruptures, l'artiste a mis sa carrière entre parenthèses. On la retrouve à présent dans la peau de Valko. Métamorphosée, la brune aménage son nouvel essai comme ça lui chante. En paix avec elle-même, elle revisite les vertiges orchestrés par Portishead (*The Grace of Peace*). Ailleurs, elle enfle les perles baroques (*Back Trough The Maze*), concourt dans la même catégorie que My Brightest Diamond et déclame des ritournelles majestueuses sur la pointe des pieds. Fragiles et sophistiquées, les chansons de *This Kind of Game* relancent les dés de la partie et marquent le début d'une nouvelle vie. - **NA**



Alki Guitar Trio

Corpus

GHA RECORDS

La belle Espagnole évoquée, c'est incontestablement la guitare, extrêmement populaire au XIX^e siècle et pourtant négligée par la musique savante, à tel point que les compositeurs emblématiques de la musique nationale entre 1880 et 1940, Isaac Albéniz, Manuel de Falla, Enrique Granados et Joaquín Turina ne lui rendirent que de parci-

monieux hommages, voire l'ignorèrent complètement! Le comble, tant les guitaristes de l'époque se sont appropriés leurs pièces, nourrissant leur propre répertoire de transcriptions fougueuses et inspirées... qui associent aujourd'hui ces grands noms de la musique espagnole à l'instrument qu'ils délaissèrent étrangement. Hughes Kolp, Magali Rischette et Adrien Brogna, tous trois anciens étudiants d'Odair Assad au Conservatoire royal de Mons et qui sortent là leur deuxième album en trio chez GHA, nous offrent leurs propres adaptations d'œuvres destinées à l'origine au piano ou à l'orchestre, pour trois guitares, respectivement de 10, 6 et 8 cordes. Leurs arrangements clairs et lumineux témoignent avec intensité et maîtrise de la sensualité brûlante d'une fin de siècle flamboyante : *Exaltación*, *Orgia* et *Ensueño* des *Danzas fantásticas* de Turina, fièvres religieuses du *First book of Iberia* d'Albeniz, *Danses endiablées* de Falla... Toutes les richesses harmoniques, mélodiques et polyphoniques de l'instrument s'y retrouvent déclinées avec grâce, chaleur et troublantes virevoltes. - **IF**



It It Anita

Agaaiin

Luik Records

Après deux EP's, le groupe liégeois It It Anita enclenche la vitesse supérieure pour s'élancer sur la longueur d'un album. Enregistré à New-York en compagnie du producteur John Agnello (Sonic Youth, Dinosaur Jr., Kurt Vile), *Agaaiin* creuse les obsessions nineties d'une formation qui a pris la bonne habitude d'évacuer ses frustrations dans un bain de distorsion. D'entrée de jeu, le single *25 (From Floor To Ceiling)* allume la mèche d'un noise-rock corrosif, ultra-explosif. C'est un retour de flamme : l'écho d'un monde qui transpirait encore sur les tours de

force signés The Jesus Lizard ou Shellac. Plus révolutionnaires que réactionnaires, les morceaux d'*It It Anita* puisent leur énergie dans l'histoire pour mieux répondre présent. Mais circonscrire ce disque à une marre de sueur serait une erreur. Car, dans l'œil du cyclone, le ciel se charge d'une électricité léni-fiante, laissant affleurer *Parnsip (Terminal)*, une décharge émotionnelle à la beauté fatale. Un morceau qui, l'air de rien, tisse des liens avec les ballades fiévreuses de Built to Spill. Peu- finé au cœur du mythe, dans l'antre du studio The Magic Shop (David Bowie, Foo Fighters, Lou Reed, Blonde Redhead) quelques semaines seulement avant la fermeture de l'établissement, *Agaaiin* proclame son amour du rock et laisse parler sa fougue. Encore et encore. - **NA**



Jean-Philippe Collard-Neven,

Michel Donato,

Pierre Tanguay

Mardi 16 juin

Igloo Records

Piano, contrebasse, batterie. Jean-Philippe Collard-Neven, Michel Donato, Pierre Tanguay. Un Belge, deux Québécois. Trois grands noms de la scène jazz et... neuf compositions originales. Michel Donato a notamment joué aux côtés de Bill Evans, de Gerry Mulligan ou encore d'Oscar Peterson et a officié en studio pour Jacques Brel, Charles Aznavour, ... une référence. Pierre Tanguay a quant à lui plus de 400 disques au compteur, dans des styles très différents et auprès de personnalités très variées elles aussi

(Karen « Hot Shot » Young, Fred Frith). Cet énigmatique *Mardi 16 juin* révèle un disque très smooth et à la subtile interprétation : une batterie toute délicatement caressée par les balais, un piano qu'apprécieront les amateurs de Bill Evans et une belle basse toute ronde qui apparaît toujours avec justesse. Un beau disque intimiste. - **FXD**



Convok

Un Jour Plus Vieux

Back In The Days

Ancien graffeur, ex-membre fondateur du collectif Ultime Team, Convok a aiguisé ses mots sur le trottoir et vidé ses bombes de peinture sur les murs de la ville. Fruit de la jungle

urbaine, l'artiste expose aujourd'hui sa science du hip-hop à travers les seize morceaux d'un premier effort solo. Sur *Un Jour Plus Vieux*, le rappeur bruxellois met les petits plats dans les grands et fristouille une fricassée de textes fracassants. Volontairement heurtant, Convok ne garde jamais sa langue en poche. Du haut de son flow rentre-dedans, il met le doigt sur les failles du système, les à-coups de l'époque et les stéréotypes du hip-hop. Engagé et connecté, ce premier album sublime la crise avec un aplomb qui vaut tout l'or du monde. - **NA**



Bimbo Delice
EP #1
Autoproduction

Au rayon des rêveries 80's, Bimbo Delice s'impose d'emblée en quatre morceaux kistch assumé et empreints de psychédéisme analogique. Boîtes à rythmes et claviers vintage, guitares delay, jolies mélodies pop d'inspiration caraïbo-africaine (*Tropico*, *Afrika*) sur des tempos langoureux... toute une panoplie nostalgique pour un premier EP doucement funky, autoproduit et entièrement interprété par François Lambot. Ne manquent plus qu'Arielle Dombasle sortant tout droit de la piscine dans un épisode de Miami Vice ou les chemises hawaïennes de Thomas Magnum. Mais ce sera pour le prochain clip ! Mais en attendant, essayez déjà de dénicher le dernier en date... censuré par Youtube... - **FXD**



Duparc / Fauré / Franck / Saint-Saëns / Ysaÿe

Réminiscences
Camille Thomas – Julien Libeer

la dolce volta / Harmonia Mundi

Camille Thomas et Julien Libeer dressent avec cet enregistrement, dirigé par Aline Blondiau, un véritable tableau du romantisme français de la fin du XIX^e siècle - début XX^e et ce, avec la volonté de se replonger dans cette fin de siècle en lien avec les arts qui entouraient ces compositions. Les esprits de Baudelaire ou de Proust ne sont jamais bien loin de ces *Réminiscences* et les œuvres de Fauré, Ysaÿe ou encore Duparc sont magistralement interprétées par ces deux jeunes et brillants musiciens (déjà maintes fois récompensés). Une jolie rareté à épinglez : la mise au programme de la *Sonate pour violoncelle* seul d'Eugène Ysaÿe, magnifique. Un bel objet accompagné d'un riche livret. - **FXD**



Theo Clark
Blood
Freaksville Records

Un « debut » EP signé directement sur Freaksville et produit / arrangé par Boris Gronemberger (V.O., *Girls in Hawaii*), ça mérite qu'on s'y attarde. Theo Clark livre avec ce premier disque (digital) une fournée de quatre titres indie rock assez mélodiques et toute voix en avant. C'est catchy, légèrement psyché 60's. Une formule guitare - basse - batterie sanguine à souhait. - **FXD**



Tibidi

Tibidi
AUTOPRODUCTION

Fin 2006, trois filles se croisent dans les couloirs du Conservatoire royal de Mons. Dix ans plus tard, elles donnent du cœur à l'ouvrage et unissent leurs voix sur le premier album de Tibidi. *À l'origine, ce groupe correspond à l'envie de se retrouver en marge du théâtre*, explique la chanteuse Julie Leyder. Avec Ariane (Rousseau) et Muriel (Legrand), nous sommes donc parties à la recherche d'un dénominateur commun. C'est passé par le chant. Enregistré par l'entremise d'une plateforme de financement participatif, Tibidi voit aujourd'hui la lumière du jour. Depuis le début, nous travaillons sans subsides. C'est lié à l'identité du projet. Nous venons du

Cocaine Piss

The Dancer
HYPERTENSION RECORDS

À l'été 2013, une nana et trois gars profitent de la fraîcheur d'une cave obscure pour transpirer à l'abri du soleil. *On a monté ce projet à l'arrache en vue de jouer un concert dans un bar*, détaille calmement Aurélie Poppins, voix furibarde de Cocaine Piss. Si le nom de la formation sent le dopage et les contrôles d'urine, le quatuor liégeois ne triche pas. Sous les couches d'électricité dispensées par les guitares, la performance physique impose un respect olympique : la musique de Cocaine Piss prend aux tripes et agrippe les neurones. Dans le jargon, on appelle ça l'effet « queer-punk ». *Ce terme reflète surtout notre position par rapport à la question du genre. En ce qui nous concerne, on n'est pas des mecs virils ou des filles proprettes. On déteste les clichés.* Enregistré à Chicago en compagnie de l'artificier Steve Albini (Nirvana, Scout Niblett, McLusky), le deuxième album de Cocaine Piss ne fait pas dans la dentelle. Tête baissée, poing levé, *The Dancer* pogote sur les

théâtre, chantons a cappella et, pour l'essentiel, notre répertoire repose sur des reprises. Notre proposition est hors cadre. Elle ne rentre jamais dans « la bonne case ». Mais, à la sortie des concerts, les gens nous demandaient un objet physique, une extension matérielle du spectacle. Partant de là, on s'est tourné vers eux pour donner vie à l'album. Sur ce premier essai, le trio parcourt l'histoire de la pop à travers des tubes revus et corrigés : *Under Pressure*, *Love Me Tender* ou *Ces Petits Rien*. Arrangés en compagnie du producteur Gil Mortio (Joy as a Toy), les recyclages de Tibidi s'endimanchent d'orchestrations discrètes et de belles clochettes. Dans l'esprit (de Noël), l'effort rappelle parfois les orfèvreries *sixties* mises en son par Phil Spector. La reprise de *Vanina*, par exemple, se dandine sur des airs d'autrefois, un doux parfum sépia qui ravive les souvenirs des Ronettes ou The Crystals. *C'est que la formule a cappella atteint aisément ses limites. Sur la longueur d'un disque, ça peut vite devenir barbant. C'est pour cette raison que nous avons cherché à nourrir les morceaux autrement.* Dix relectures et deux compos (presque) originales – Tibidi signe la partition de *La Cigale* et met en musique un texte (*Le Duo des Bouchers*) du dramaturge Eric Durne – marquent les débuts d'un groupe qui chante les mots des autres comme personne. - **NA**



braises de Bikini Kill et du mouvement Riot grrrl. Dès le coup d'envoi, le disque détalé tel un lapin hyperkinétique poursuivi par une armée de chasseurs en transe. En vingt-deux minutes – montre en main –, Cocaine Piss plante quatorze titres dans les enceintes. Placé en fin de parcours, le morceau *Black Speedo* achève la course en un temps record (1:43). Sueur au front, tympan fripé, on sort de là complètement lessivé, mais vraiment heureux. Au rayon punk-noise, *The Dancer* joue clairement des coudes pour s'imposer comme le meilleur produit (dopant) de l'année. - **NA**

LISTE DES SORTIES

ENVOYEZ-NOUS LA DATE DE SORTIE DE VOS PRODUCTIONS. Nous relaierons dans ces colonnes : larsen@conseildelamusique.be

CHANSON

Jacques Duvall (feat. Phantom)
Hantises
Freaksville Records

Underground French Pop
The Sound of Freaksville 2006-2016
Freaksville Records

Va à la Plage
Question de chance
Sunny Weeks Productions

Véronique Vincent & Aksak Maboul
16 Visions of Ex-futur album
Crammed

CLASSIQUE - CONTEMPORAIN

Duparc, Fauré, Franck, Saint-Saëns, Ysaÿe
Réminiscences: un monde en soi
Camille Thomas, Julien Libere
Erato

Johann Joseph Fux, Johann Kaspar Kerll
Requiem
Vox Luminis, Lionel Meunier
Ricercar

Jérôme Lejeune
La musique au temps de Louis XIV
Outhere/Ricercar

Monteverdi
I Sette Peccati Capitali
Cappella Mediterranea, Leonardo García Alarcón
Alpha

Pauline Oliveros + Musiques Nouvelles
Four Meditations/Sound Geometries
Sub Rosa

Roland de Lassus
Canticum Canticorum
Chœur de Chambre de Namur, Clematis, Leonardo García Alarcón
Outhere / Ricercar

Wolfgang Amadeus Mozart
The Vienna Concert - 23 March 1783
Millenium Orchestra, Leonardo García Alarcón, Jodie Devos, Sebastian Wienand
Outhere / Ricercar

Domenico Scarlatti
35 Sonates
Antonio Soler, Frédéric Haas
Hitasura Productions

ELECTRO

Kurtisz
Wired
Autoproduction

EXPÉRIMENTAL

Jesus Is My Son
Solah#2
In.i.tu

Guili Guili Goulag
Saint-Arnoult 3018
Rockerill Records

JAZZ

Greg Houben
Un Belge à Rio
Allume la Mèche

Ivan Paduart & Quentin Dujardin
Catharsis
Mons Records

Philippe Doyen Quartet
La Valse de l'Héliport
Team4music

Sébastien Hogge
Consortium
Autoproduction

TAB
Seahorse
Homerecords

Zanzibar
Flali in Chicago
Homerecords

JEUNE PUBLIC

Geneviève Laloy
Allumettes
Autoproduction

Les Babeluttes
T'en fais une tête!
Autoproduction

Poopsy
New Generation
Autoproduction

Retrouvez la liste complète des sorties sur www.conseildelamusique.be

POURQUOI ?

Pourquoi Kid Noize porte-t-il un masque ?

Sous couvert d'anonymat, un primate imprime sa patte sur le dancefloor. Sans faire de grimaces, le singe avance toujours à visage couvert. Et il a ses raisons.

NICOLAS ALSTEEN

Nous sommes en quelle année, déjà ? La question, posée d'entrée de jeu par Kid Noize, intrigue. Planqué sous une tête de macaque, l'artiste belge habite dans une réalité parallèle.

Un peu comme dans *La Planète des Singes*, Kid Noize vit entre futur proche et passé composé par d'autres civilisations. Au fond, son seul lien à 2016, c'est un disque électro intitulé *Dream Culture*. J'ai commencé à mixer sous cet accoutrement en 2014, indique l'animal en se caressant les poils. Au début, je n'imaginai pas me produire sous ces traits. C'est le public qui m'a poussé à le faire. Au final, j'assume les aventures de mon personnage. Ma musique raconte son histoire. Depuis, il n'a jamais enlevé son masque. En réalité, il s'agit d'une prothèse. Une fois que je me métamorphose en Kid Noize, je suis limité sur le plan physique. Je suis incapable de conduire, par exemple. Ou de manger des aliments solides. Avant un concert, je me nourris à la paille. Je me ravitaille dans les pharmacies. C'est une alimentation traditionnellement destinée aux patients des hôpitaux. Historiquement, le mystérieux personnage apparaît pour la première fois dans les clips du groupe Joshua. C'est peut-être un détail pour vous. Mais, pour lui, ça veut dire beaucoup. Inspiré par les héros de Gorillaz ou la mascotte Eddie, figure maléfique d'Iron Maiden, Kid Noize est touché d'une collectionniste aigüe. Je n'ai jamais aimé la musique des Britanniques. Cela dit, j'ai tous leurs vinyles en cinq exemplaires. J'adore Eddie. À l'heure où le concert de Kid Noize affiche complet à l'AB, la bestiole présente la cinquième mouture de sa



© Guillaume Koyrcan

cagoule. Pour enfile la première version, je devais compter plus de trois heures de maquillage avant un concert. Et plus d'une heure de boulot pour l'enlever. Aujourd'hui, la mise en place ne prend plus que quarante minutes... À chaque apparition, Kid Noize utilise un nouveau faciès. Pour l'hygiène et des questions liées à la transpiration, je suis amené à jeter la prothèse après chaque représentation. En tout, quelque deux cents déguisements y sont passés. Parfois, je me demande dans quoi je me suis embarqué. Mais dès que je songe à mon intimité, je sais que j'ai fait le bon choix. Soit une façon de se protéger du monde extérieur. Comme Dr. Lektroluv. Car, au fond du laboratoire, singe et savant-fou partagent un objectif commun : faire danser les foules.

Kid Noize
Dream Culture
Black Gizah Records



www.kidnoize.com

VUE DE FLANDRE

TaxiWars

LA FIÈVRE DU SAMEDI SOIR

Composée de Tom Barman, leader charismatique de dEUS, du saxophoniste alto Robin Verheyen, du batteur Antoine Pierre et du contrebassiste Nicolas Thys, la formation belge réconcilie fans de rock percussif et puristes du jazz avec *Fever*, un deuxième album qui remet le groove au centre des (d)ébats. De retour d'un périple nippon et avant une tournée européenne marathon qui devrait se prolonger jusqu'aux festivals d'été 2017, Tom et Robin dévoilent les secrets de fabrication de cette bande son nocturne.

LUC LORFÈVRE



© Kris Dewitte

Ainsi va la vie musicale... Le 5 octobre dernier, le guitariste belge d'origine polonaise Mauro Pawlowski annonçait qu'il quittait dEUS après une collaboration fructueuse de quatorze ans. Deux jours plus tard, Tom Barman, leader de l'emblématique formation rock belge dEUS, sortait *Fever*, deuxième album du combo TaxiWars initié avec le saxophoniste alto anversois Robin Verheyen. Même si Barman a annoncé que dEUS allait encore donner un dernier concert le 10 février au Lotto Arena avec Mauro (*On ne pouvait pas le laisser partir comme ça!*), c'est surtout en tant que vocaliste jazz qu'on va le voir ces prochains mois. Et c'est tant mieux, car *Fever* est une grosse claque.

Sur *Fever*, le groove est roi. Les morceaux sont courts et vont à l'essentiel. Et même lorsqu'ils s'étirent au-delà de quatre minutes (*Trash Metal Ballad* et *Egyptian Nights*, tous deux nappés d'un solo de Robin), ce n'est jamais gratuit.

Jazz dans ses formats, rock dans son énergie, parfois hip-hop dans le flow mi-chanté, mi-parlé de Tom Barman, *Fever* devient même carrément sauvage dans sa rythmique. À un moment donné, on a dit à notre batteur Antoine : joue comme si tu venais de tomber dans les escaliers, déclare Tom Barman, juste à sa sortie d'un avion en provenance du Japon (TaxiWars y a enchaîné sept concerts). Une des forces de TaxiWars vient de nos différences. Nous sommes issus de quatre générations distinctes et si nous aimons tous le jazz, nous n'écou- tons pas forcément les mêmes disques. Antoine écoute du hip-hop et son jeu s'en fait ressentir. C'est le petit jeune de la bande et on doit parfois le tempérer. Robin et le contrebassiste Nicolas Thys ont tous deux une formation jazz académique et moi, avec dEUS, j'ai un background rock. C'est cette combinaison qui fait la magie de notre groupe.

SAIN ET SIMPLE

Comme son prédécesseur, l'éponyme *TaxiWars* qui a fait l'unanimité à sa sortie voici un

an et demi, *Fever* privilégie l'urgence et la spontanéité. Robin et moi, nous n'avons pas envie de passer deux ans en studio pour enregistrer un album de TaxiWars. Robin a créé les thèmes musicaux, j'ai fait les textes et élagué dans les morceaux au studio de dEUS Vantage Point à Anvers. Avec le groupe, nous avons dû faire deux ou trois répétitions avant de tout enregistrer, en cinq jours dans le grand studio de l'ICP, à Bruxelles.

Le jazz doit rester quelque chose de naturel, poursuit Robin, qui s'est installé voici dix ans à New York, la caverne d'Ali Baba du jazz et où il a notamment pour compagnons de jeu Ravi Coltrane (fils de John Coltrane), Gary Peacock ou encore Marc Copland. Nous avons beaucoup tourné ces derniers mois avec TaxiWars et, au moment d'enregistrer, nous avons fort logiquement voulu capitaliser sur cette énergie live. Pour Tom, cette manière de travailler est complètement différente de la démarche de dEUS qui consacre beaucoup de temps à la création. Mais moi aussi, je sors de ma zone de confort avec TaxiWars. J'ai découvert les clubs rock et le circuit des festivals. C'est excitant. Tu arrives dans une tente au Pukkelpop, tu es programmé entre deux groupes de laptop/rock, et toi, tu débarques sur scène avec ta contrebasse, ta batterie, ton saxophone et tu vois que filles et garçons dansent sur ta musique. C'est à la fois très sain et très simple!

TaxiWars

Fever

Universal



www.taxiwar.be

L'INTERVIEW INDISCRÈTE

Chez BRNS



© Arthur Woertens

En promenade dans les rues de la capitale, Larsen s'est arrêté quelques minutes chez BRNS. Fournisseur officiel de mélodies décomplexées, fascinantes et toujours exigeantes, le quatuor bruxellois peaufine actuellement les chansons de son nouvel album. En plein travail, le groupe prend une pause café. Juste le temps d'ouvrir son coffre à jouets. Dégotés dans cette boîte à surprises, certains objets méritent bien un mot d'explication. Si pas deux.

NICOLAS ALSTEEN



LE JEU DE GÉGÉ

Cet été, nous avons construit un jeu dérivé d'un truc américain qui s'appelle le *Corn-hole*. Comme l'indique son nom, ce divertissement se joue avec des sacs de maïs. Le but est de venir les glisser dans un trou situé à l'extrémité d'une large plaque en bois. Chaque joueur lance à environ sept mètres de la cible. Nous avons découvert ce jeu, en France, via un copain qui nous a présenté l'affaire comme étant une *Milonga*. Quand nous sommes revenus en Belgique, nous avons confectionné notre propre panneau de jeu. Pour l'occasion, nous l'avons rebaptisé *Gégé*. En tournée, entre les concerts, nous sommes souvent confrontés à des temps morts. Pour tuer ces périodes d'attente, on reste toujours à l'affût d'un ballon, de dés, d'un kicker, de quilles, d'une piscine ou d'une table de ping-pong. Tout est bon à prendre. On aime se distraire l'esprit, se donner physiquement en marge des concerts. Normalement, nous allons embarquer le jeu de *Gégé* dans le tourbus de notre prochaine tournée. Ce sera l'occasion de se détendre entre les différentes dates et, qui sait, de laisser jouer le public. Cet été, nous étions à l'affiche du festival *Deep in the Woods* et nous en avons profité pour proposer un atelier *Gégé*. À ce petit jeu-là, le meilleur du groupe, le plus constant, c'est Tim. Mais Antoine peut aussi créer la surprise.



UNE CRÈCHE DE NOËL

Elle a été fabriquée par l'arrière-grand-père d'Antoine. On se refille la crèche de génération en génération. Le paradoxe, c'est que ses parents sont ultra-athées, quasiment anarchistes. Chez lui, on fête Noël. Mais interdiction de prononcer le nom de Jésus.

D'ailleurs, si on regarde bien, il n'est pas présent dans la scénographie. Cette crèche présente un ingénieux système d'éclairage : un mécanisme lumineux qui fonctionne grâce à une petite résistance. Les santons viennent tous de Châtillon-en-Diois, un village planté au beau milieu de la Drôme. Antoine passe ses vacances là-bas depuis son plus jeune âge. BRNS connaît bien cet endroit. Dans notre répertoire, on trouve un titre intitulé *The Story of Bible*. Mais il n'a aucun rapport avec la religion. Ni avec la crèche. C'est une chanson qui parle d'opposition aux règles, aux conventions.



DES CHAUSSURES DE FOOT ET UNE ÉCHARPE DE SUPPORTER

Dans le groupe, on aime l'esprit originel du foot, son côté bon enfant. Trois musiciens sur quatre sont actifs dans un club de mini foot. Tim vient d'y laisser un ligament. Diego, lui, est toujours partant pour un match. Parce que dans ce sport, il aime tout : l'intensité du moment et les verres de la troisième mi-temps. Pour l'histoire, Diego et Antoine se sont rencontrés sur un terrain de foot, à l'école. Et puis, de temps à autres, nous allons voir des matchs à l'Union Saint-Gilloise. C'est notre club de cœur. En règle générale, nous sommes éfarés par les ambiances de stade. Dans les gradins, ça vole généralement très bas. Certains supporters sont carrément flipants... À Saint-Gilles, c'est différent. Les gens sont euphoriques, mais ultra-positifs. Ils entonnent des chants antinazis et des hymnes hilarants. C'est un club un peu arty. La plupart des supporters arborent de grosses rouflaquettes. On a l'impression qu'ils sont tous illustrateurs, graphistes, peintres ou musiciens. Ça ne nous dérangerait pas de composer un morceau en lien avec le football. Pour un jeu vidéo comme *Fifa*, par exemple. Pour une émission télé sur le foot, par contre, nous ne sommes pas prêts à tout. Si c'est Stéphane Pauwels qui vient nous demander une chanson, par exemple, il y a de fortes chances pour qu'on refuse l'opération. Cela étant, notre morceau *Mexico* a déjà eu les honneurs du *Week-End Sportif*.

C'était le...

25 OCTOBRE 1982

Henri Pousseur, retour du Japon : « harmoniser passé et technologie »

Henri Pousseur, compositeur et directeur du Conservatoire royal de Liège, vient de participer à un séminaire au Japon, dont le sujet et les travaux lui ont fait forte impression, au point qu'il se propose de créer, à Liège, une « antenne » de ce colloque, qui sera repris là-bas et d'instaurer avec les Japonais une collaboration durable.

— Ce séminaire, nous dit-il, avait été organisé par la préfecture de Fukushima, une belle région de montagnes, de lacs et de forêts, au nord de Tokyo, par le gouverneur (qui assista à tous les travaux !) et une firme de technologie de pointe. À côté des participants japonais, on avait invité le compositeur grec, Iannis Xenakis et moi-même, représentant la musique et Negroponte, du Massachusetts Institute of Technology de Boston, pour les arts plastiques. Le sujet préoccupe fortement les Japonais mais devrait certainement nous préoccuper tout autant : il s'agissait d'étudier les rapports entre les cultures traditionnelles et la civilisation technologique; de chercher une harmonisation entre le passé et le présent, entre les arts popu-

laires et traditionnels et les sciences, entre la vie quotidienne du simple citoyen et celle de l'élite, etc.

Sujet vaste mais crucial : la nécessité apparaît pour les hommes et les Japonais sont très sensibles à cet aspect des choses, de retrouver sa relation à la nature, d'instaurer un nouveau dialogue, de reforcer à notre niveau une attitude proche de celle des agriculteurs, si nous voulons sauvegarder notre condition humaine. On a d'ailleurs utilisé la formule d'une « gardening technology », d'une « technologie jardinière » !...

— Quelles différences vous ont frappé entre cette civilisation et la nôtre ?

— Tout cela me paraît essentiel pour nous aussi. Même si, comme je l'ai remarqué, il y a, au Japon, une rupture moins grande avec le passé. Là-bas, un voyageur même superficiel est frappé par le fait que le sacré et le profane, le religieux et l'artistique ne sont pas séparés comme chez nous. Des familles de pèlerins pratiquent à la fois le tourisme et la dévotion dans les temples. On voit partout fleurir un artisanat — poterie, ébénisterie,

tissus — d'une très grande qualité et très proche des traditions ancestrales. Les fêtes ont conservé un caractère très vivant, elles ne sont pas figées en « folklore ». J'ai assisté, avec de savants professeurs, à une fête des ancêtres, assortie de danses, qui n'était pas seulement prétexte à simple cu-

riosité esthétique mais participation.

— Et quels prolongements imaginez-vous, en Belgique, à ce que vous avez pu glaner au pays du Soleil-Levant ?

— Je remporte de ce colloque et de cette visite, l'impression que, si les Japonais sont inquiets quant à l'évolution de leurs rapports entre le passé et leurs traditions avec la société technologique, ces rapports sont encore assez étroits (beaucoup plus que chez nous et nous devrions prendre conscience de ce fait) pour expliquer l'extraordinaire gentillesse du peuple, son hospitalité, tout entourée d'un cérémonial d'une exquise délicatesse, l'absence apparente de stress dans la population et cette étonnante serviabilité, qui chez les plus modestes membres des services publics, ne donne jamais l'impression qu'elle est imposée ni qu'ils se sentent exploités. Il y a beaucoup de leçons à tirer de tout cela. Le Festival de Liège 1983 a choisi comme thème : Orient - Occident. Ce serait même une bonne occasion de prolonger les effets du colloque chez nous.

Propos recueillis par J. M.



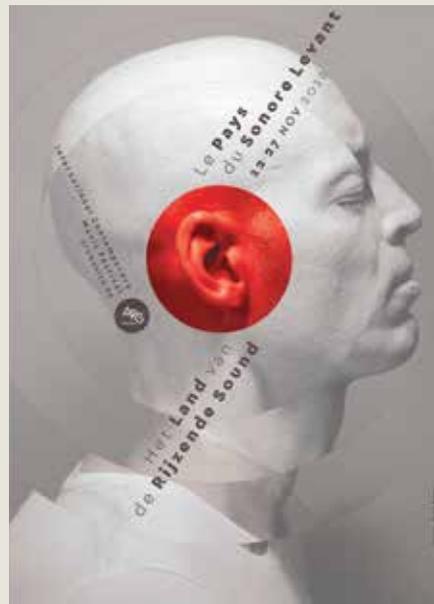
Henri Pousseur : « Il y a beaucoup de leçons à tirer de là-bas... »

En 1982, Henri Pousseur revenait du Japon en mettant en perspective les modes de fonctionnement de la création au Japon et dans le monde occidental.

En 2016, le Festival Ars Musica honore le "Pays du Sonore Levant" en jetant des ponts entre les rives orientales et occidentales de la planète,

et en rendant hommage aux compositeurs "historiques" comme Toru Takemitsu ou Maki Ishii mais également à la jeune création incarnée par Dai Fujikura, Kenji Sakai, Tomoko Sauvage, Reison Kuroda.

www.arsmusica.be



Le présent article est reproduit avec l'autorisation de l'Éditeur, tous droits réservés. Toute utilisation ultérieure doit faire l'objet d'une autorisation spécifique de la société de gestion Copiepresse: info@copiepresse.be



UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE

DU EDANS LE TEXTE



LE CONCOURS DES ARTISTES QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !

INSCRIVEZ-VOUS JUSQU'AU

18 JANVIER 2017

WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

INFORMATIONS: +32 2 550 13 20 | INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE

LA PREMIÈRE

pure

LE SOIR

LaMeuse
LaGazette
LaProvence
NordÉclair
LaCapitale

moustique

RÉGION DE
BRUXELLES-
CAPITALE

SABAM FOR CULTURE

FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES